

ACTU

PARAIT LE DIMANCHE DANS TOUTE LA FRANCE
29, RUE DE LA RÉPUBLIQUE - MARSEILLE • DIRECTEUR PHILIBERT GÉRAUD

KATYNE, MOSCOU, LONDRES
GUYANE, TERRE DE L'OR
LE VETO Nouvelle inédite par André Salmon

Numéro 53
9 mai 43

3^e



JOSE LUCCIONI, UNE DES PLUS
BELLES VOIX DE FRANCE
Studio Harcourt

DEVANCER LA MORT...

Telle est la tâche des ambulancières de l'Assistance sanitaire automobile

En regard de ceux qui profitent honteusement des malheurs du temps, il y a ceux que ces malheurs ont transformés en héros. Dans cette dernière catégorie, il faut ranger les dames de l'Assistance sanitaire automobile.

Je sais qu'elles vont rougir beaucoup en lisant ce mot « héros » et qu'elles m'en voudront un peu. Voici les pièces, nos lecteurs jugeront. L'Assistance sanitaire automobile est née en août 1939. Des dames bénévoles se mirent à la disposition de l'Union des Femmes Françaises pour conduire des ambulances.

Leurs premières tâches furent d'évacuer les enfants des villes et de ravitailler les foyers du soldat. Puis elles aidèrent aux transfusions sanguines en transportant des ampoules de sang frais.

La déroute, l'exode... Les ambulancières transportèrent femmes, enfants, vieillards, évacuant les villes sous les bombardements. Une conductrice fut enterrée sous des décombres avec six enfants qu'elle réussit à sauver.

Le 15 août 1940, elles étaient toutes de retour à Paris. Aucune n'estima sa mission terminée.

La présidente de l'Assistance sanitaire automobile, Mme de Junca, me reçoit dans son vaste bureau des Champs-Élysées. Ses cheveux blonds atténuent la rigueur de l'uniforme gris fer qui est celui des conductrices ambulancières.

SAUVER LES VIES HUMAINES

— Sauver des vies humaines, me dit Mme de Junca, voilà notre but. Les dames de l'Assistance sanitaire automobile vont chercher dans leurs rapides petites ambulances tous ceux que la mort brusquement menace.

Vingt minutes après le coup de téléphone, si le malade habite Paris, les ambulancières sont là. Elles sont aptes à brancarder et à donner les premiers soins : piqure, garrot, etc... Elles amènent le patient jusque sur la table d'opération et ne le quittent que lorsque le fil de la vie qui était cassé est renoué, grâce à elles.

Les services inestimables que rendent ces femmes sont absolument gratuits. Elles-mêmes sont toutes bénévoles. Il y a parmi elles des mères de famille qui régulièrement s'astreignent à des permanences de jour et de nuit pour être prêtes à répondre à l'appel d'un humain qui crie au secours.

— Nous voulons être là, nous dit encore Mme de Junca, quand il

semble qu'il n'y a plus d'espoir, que les ambulances municipales sont hors d'atteinte, qu'il n'y a plus de véhicules, que le malade est isolé de tout.

N'importe qui risque, un jour, de se trouver dans ce cas. C'est donc rendre service à la collectivité que de publier l'adresse de l'Assistance sanitaire automobile : 104, avenue des Champs-Élysées (Elysée 51-76). Mais il est juste, en retour, de rendre service à cette œuvre admirable en disant qu'elle vit uniquement de dons.

LES AMBULANCIERES SOUS LES BOMBARDEMENTS

On pense bien que les conductrices ambulancières ne sont pas absentes quand une telle catastrophe fond sur des Français. Dans des délais records elles sont sur place avec leurs petites voitures grises, et dès lors commencent pour elles une tâche qui ne connaît pas de trêve tant qu'elle n'a pas été menée jusqu'au bout.

Une jeune femme me raconte l'une des scènes les plus poignantes de la tragique journée du 4 avril.

Elle se trouvait sur les débris d'un immeuble avec une équipe de sauveteurs. Depuis des heures on entendait, à travers le chaos de pierres et de charpente, des appels et des plaintes. Un orifice put être percé au bout duquel on aperçut des visages.

Hélas ! ces efforts furent vains. Un nouvel écroulement ensevelit définitivement ces vivants un instant entrevus.

Ces femmes, si pleines de courage, peuvent à peine retenir leurs larmes en évoquant de pareilles tragédies. Elles savent, hélas, qu'elles seront peut-être appelées à en revivre de semblables. Pourtant, elles sont prêtes à accomplir leur devoir volontaire.

Richard BOREL.

A gauche : Mme Junca, la dévouée présidente de l'Assistance sanitaire automobile. Ci-dessous : Vingt minutes se sont écoulées depuis l'appel téléphonique, que déjà les ambulancières de l'A.S.A. sont sur les lieux prêtes à secourir une vie en péril.



LA FIN DU MONDE N'A PAS EU LIEU

Comme on s'en est aperçu, la fin du monde, annoncée pour ce mois-ci par Nostradamus, n'a pas eu lieu.

Certaines enquêtes saugrenues, ouvertes notamment en Amérique à propos de l'éventuel événement dont personne ne pourra faire le compte rendu, font penser à celle qui fut menée, au début du siècle, auprès de personnalités littéraires sur le point de savoir si elles préféreraient être... enterrées ou incinérées.

Victorien Sardou déclara qu'il aurait « beaucoup de plaisir à être complètement brûlé ». François Coppée et Henri Meilhac, eux, choisirent la terre, celui-ci « en tant qu'auteur dramatique dans la crainte innée du four », le premier « parce que déjà agréablement entraîné à faire des vers ».

Alfred Capus enfin, rappelant le fameux précepte de cuisine stipulant que « le lapin demande à être écorché vif », sollicita la permission de faire comme le lièvre, lequel, on le sait, préfère... attendre.

Alphonse Allais, pour sa part, avait déjà imaginé à l'usage de son maître résquilleur Laflemme le « chambardoscope », prétendu appareil de précision permettant (l'inventeur disait) de prévoir avec cer-

titude la fin du monde vingt-quatre heures à l'avance et, en tout cas, de quitter les hôtels non seulement sans régler la note, mais avec une indemnité donnée par le patron... sous promesse de ne pas alerter la clientèle.

A l'heure actuelle on aurait surtout besoin d'un appareil à prévoir la fin de la guerre.

COMPTOIR PHILATELIQUE DU XIV^e
Gobelins 95-97
VENTE, ACHAT, ÉCHANGE FRANCE ET COLONIES
46, rue Bezaud - Paris XIV^e
Metro Alésia

TROIS FOIS TORPILLÉ EN MOINS DE 60 HEURES

Le capitaine William S. Hilton, de la Marine marchande américaine, détient un record peu enviable. Celui d'avoir été torpillé trois fois en moins de soixante heures, c'est-à-dire très exactement deux jours et demi.

Son unité, l'*East Moon*, de plus de 6.000 tonnes, quittait, il y a quelques jours, Charleston pour se rendre dans un port des Antilles où avait lieu la formation d'un convoi destiné à l'Afrique du Nord. Après dix heures à peine de navigation, l'*East Moon* fut attaqué et coulé par un sous-marin de l'Axe. Des 53 membres de l'équipage, deux seulement parvinrent à se sauver : le capitaine Hilton et un matelot mais du nom de Bu Saw.

Après cinq heures de nage et de lutte contre les vagues, les deux naufragés furent recueillis par un cargo grec.

Mais les péripéties de Hilton et de Bu Saw ne faisaient que commencer. Moins de deux heures après s'être endormis, les deux hommes furent réveillés. Le bâtiment avait été torpillé.

Tout l'équipage du cargo, y compris les deux rescapés de l'*East Moon*, se jeta à la mer. Cette fois, le séjour dans l'eau fut plus long que le précédent : 27 heures, au cours desquelles les malheureux marins virent à l'horizon trois navires sans pouvoir se faire remarquer. Enfin un cargo battant pavillon norvégien arriva sur les lieux. Il recueillit l'Américain, le Malais et les Grecs. Ils eurent enfin quelques heures de repos.

Hélas ! comme dit le romancier, « tout était encore à recommencer ». Un peu moins d'un jour après le sauvetage, le navire norvégien fut à son tour attaqué et coulé par le fond. La société le retrouva de nouveau à la mer, quoique ayant, cette fois, eu le temps de prendre place dans les chaloupes de sauvetage.

L'épopée se termina à bord d'un navire portugais qui a amené les rescapés des trois cargos à Lagos.

Le capitaine Hilton, soigné pendant plusieurs jours à l'hôpital, a déclaré à la presse qu'il ne désirait qu'une chose : rentrer chez lui.

« A moins d'y être forcé, a-t-il dit, je ne quitterai plus les États-Unis que le jour où il y aura un chemin de fer entre l'Europe et l'Amérique. »

QUAND UN PIED DE TABLE RÉSSUSCITE HUGO ET CAMBRIOLE VALÉRY...

Le record de la récupération paraissait imbattable en ce temps de pénurie où l'on traque les bouts de ficelle ne servant à rien... Pas de doute cependant : Paqui vient de l'enlever haut la main ou, pour mieux dire, haut le pied.

C'est par le truchement d'un pied de table, en effet, que ce médium phénomène s'exerce à capter les voix d'outre-tombe.

De cet humble instrument, Paqui fait une lyre à rendre jaloux Orphée lui-même ! C'est qu'il prétend vous fournir à volonté des « inédits » authentiques de n'importe quel poète défunt.

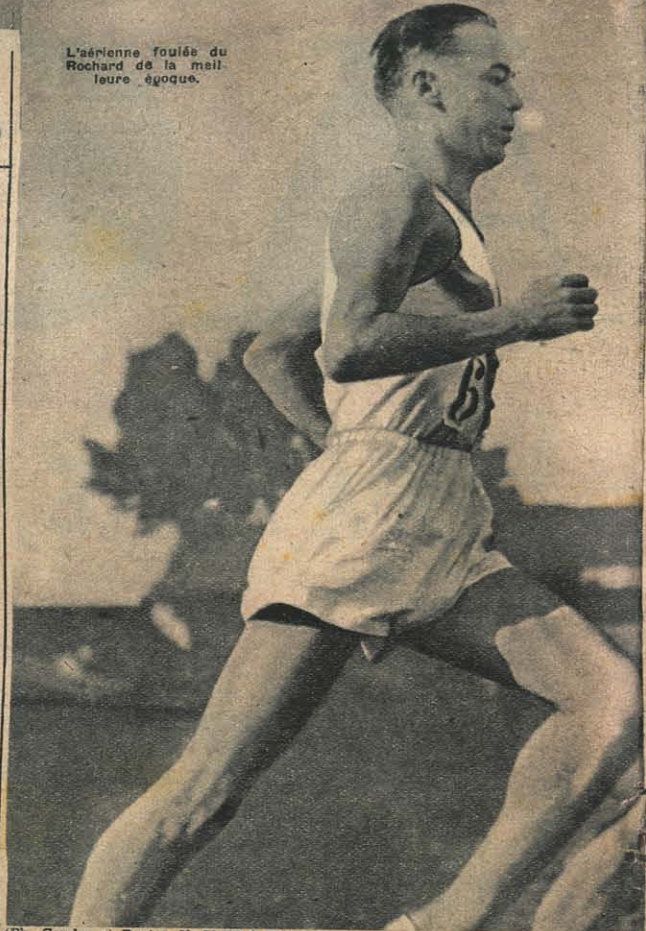
Bluff ? Quand Marcel Berger, l'autre jour, donna lecture au cours de son récital de ces poèmes « dictés », il fallut pourtant convenir qu'ils portaient la griffe du créateur. Témoins ces petits vers qu'aurait laissés traîner quelque part dans l'éther le pauvre Lellian :

Le plaisir mystique et païen
L'amour, la beauté, le désir
Ont fait plus de mal que de bien
A mon âme qui s'en revient
Lasse d'aimer et de souffrir...

Les antennes de Paqui ne travaillent pas seulement dans l'au-delà. Elles sont capables de cambrioler les cerveaux. Il paraît que Paul Valéry et quelques autres seigneurs de la poésie contemporaine ont été de la sorte dévalisés à leur insu de vers qu'ils portaient en eux avant de les avoir couchés sur le papier.

Secrétaire des génies, Paqui est-il un pasticheur de génie — ce serait déjà un titre à la notoriété — ou bien l'inventeur d'une technique stupéfiante ? Est-il vraiment possible de retrouver chez les morts ou de subtiliser aux vivants le fruit encore secret de leur pensée créatrice ? L'affaire, en ce cas, tournerait à la concurrence déloyale. Et la Société des gens de lettres trouverait ici matière au plus parisien des procès...

L'aérienne foulée du
Rocheard de la mail-
leure époque.



(Ph. Gendre et Burlot. V. 72.358 à 60.)

PRÉVOYANTE M^{me} ROCHARD A ENFOUÏ DANS SA CAVE les trophées du champion d'Europe dont on annonce la retraite

Cette fois c'est décidé : Roger Rochard abandonnera le sport à la fin de la belle saison si de tangibles succès ne couronnent pas ses efforts au cours de l'été. Monette Rochard est pour quelque chose dans cette décision : « Je veux mon papa pour aller promener le dimanche, dit-elle, et, le dimanche, il est toujours au stade. »

Roger Rochard ! Qui se souvient des débuts de ce petit bout d'homme à la poitrine de poulet, flottant dans un maillot rouge sang ?

A coup sûr M. Brochet, son dirigeant de club à Evreux, qui, sitôt fermée l'usine à gaz où il était employé, rejoignait le petit Rochard sur le stade où il s'entraînait. Ce n'était pas, ce M. Brochet, un entraîneur réputé et ses moyens financiers étaient limités. Le soir, après la séance d'entraînement, l'homme et l'enfant rentraient à pied pour économiser les quelques sous d'un billet

de tramway et Brochet « rapetassait » les chaussures à pointes de son poulain.

Elles tiendront bien cette saison encore, petit, et peut-être que l'année prochaine...

Elle vint, cette « année prochaine ». Et, avec elle, une magnifique paire de pointes offerte par la Fédération, en même temps que l'annonce de la sélection de Rochard pour le championnat d'Europe des 5.000 mètres qui devait avoir lieu à Turin.

Pour la première fois, le petit Rochard quittait son entraîneur. Pour la première fois aussi son maigre thorax abandonnait le maillot rouge du club d'Evreux pour celui, tricolore, de l'équipe de France.

Tout cela cependant était bien peu de choses comparé à la belle paire de pointes soigneusement rangée au fond de la valise. Mais n'allait-il pas falloir la rendre après la course ?

Non, Rochard n'eut pas à rendre les pointes. Et s'il les abandonna à un dirigeant de la Fédération quelques instants après la course, ce fut pour éviter de blesser les spectateurs enthousiastes qui portaient en triomphe le nouveau champion d'Europe, vainqueur des Salminen, des Virtanen, des Kusocinsky.

En quête d'une situation...

Et ce fut à Paris, puis à Evreux, le retour triomphal. Des amis — il en trouva beaucoup après sa victoire — intervinrent pour trouver à Rochard une situation lui permettant de s'entraîner plus assidûment, de gagner mieux sa vie aussi. Brochet s'entretint sans succès auprès des industriels locaux, puis se tourna vers la municipalité.

« Nous aurons quelque chose de libre bientôt », lui dit-on. Rochard attendit un an pour se voir offrir... la conduite du corbillard municipal dont le titulaire venait de prendre sa retraite.

C'est alors que le jeune champion quitta Evreux pour Paris, pour Billancourt plus exactement, où il habite toujours.

Et si l'on ne voit plus, dans son coquet appartement, la belle coupe d'argent rapportée de Turin, non plus que les médailles d'or qui embellissaient une vitrine, non plus que le dossier n° 87 qui jaillissait à l'abri d'un sous-verre, c'est que Mme Rochard, en l'absence de son mari, a mis à l'abri des bombardements les trophées d'une magnifique carrière qui, peut-être, touche à sa fin.

Robert REMPARTS.



On voit que pour réaliser le tunnel voulu, il n'est nullement besoin d'établir une construction en planches joignant bout à bout. Une simple carcasse en grillage suffit. Les premiers flocons de neige qui y tomberont se chargeront, en s'y agglomérant, de boucher les interstices et de constituer des panneaux hermétiques.

LE MONTICULE DE CADAVRES ENNEMIS ÉTAIT PRESQUE AUSSI HAUT QU'UNE COLLINE...

Depuis combien de temps sommes-nous là, terrés dans ce coin de sol tourné et retourné par les obus, fouillé par la mitraille, déchiqueté, semé de bosses et de trous, sillonné de fils de fer barbelés, dans ce pays mort au point que les arbres eux-mêmes semblent des cadavres et dressent sur le ciel gris leurs branches brisées par les éclatements et les rafales ? Depuis des semaines, depuis des mois ? Qui saurait le dire ?

Comme des vagues sur une digue

Depuis que les soldats européens ont creusé là leurs tranchées, fouillé

leurs sapes, étendu les ramifications sans fin de leurs boyaux de cheminement, l'automne est venu avec ses boues gluantes, puis l'hiver a étendu sur la campagne désolée son tapis d'une froideur mortelle. Le printemps est arrivé maintenant. Mais pour nous ce n'est pas un printemps car, nulle part devant nous, aussi loin que puisse porter le regard, il n'y a dans la terre à vif, pas un mètre carré du sol où pousse la plus petite graminée, la fleur la plus commune.

Des semaines, des mois... Et pendant ces semaines et ces mois, les assauts répétés, inlassables des hordes rouges ont déferlé contre nous, comme des vagues sur la pointe d'une digue inébranlable.

Les feux du ciel et de la terre se sont acharnés contre nos positions. L'artillerie nous a durement martelés, les bombardiers nous ont encerclés dans un enfer de mitraille, les chars lourds ont aboyé contre nous comme des chiens furieux. Mais chaque fois que, sortant des trous où ils se tiennent terrés, à quelques centaines de mètres de nos positions, les soldats de Staline ont tenté de nous submerger sous leur flot, nos armes les ont arrêtés. Et, devant nos créneaux, le monticule des cadavres ennemis est devenu presque aussi haut qu'une colline...

Alerte...

Pas une heure de loisir, pas un instant de détente... A peine venons-nous de nous assoupir, après un bref repas, que le cri résonne, d'un bout à l'autre de nos tranchées :

— L'ennemi attaque... Alerte !... On bondit aux créneaux, à l'embrasure des meurtrières, on décloue les caisses de grenades. Les armes automatiques sont prêtes et déjà crachent la mort en longs jets de feu. Côte à côte, officiers sous-officiers et soldats combattent parmi le fracas des explosions. Une seule phrase sur leurs lèvres, une seule pensée, répétée comme un leitmotiv :

— Tenir, tenir coûte que coûte... Les grenades font voler la boue de ce printemps précoce, les mortiers nous assomment de leurs lourds coups de bélier, les camarades tombent... d'autres prennent leur place sur les banquettes de tir, aux trépiéds des mitrailleuses ou à ceux des lance-mines.

... Là-bas, à l'extrémité de notre champ visuel, des silhouettes tournent sur elles-mêmes, semblent s'effoler, fauchées par notre mitraille.

— En avant pour la contre-attaque !...

Un officier a bondi hors de la tranchée. Deux sections le suivent. La ligne des tirailleurs s'étire, s'allonge dans le crépuscule troué de la lueur vive des éclatements de grenades.

... C'est fini, c'est fini pour quelques heures. (D'après le récit d'un correspondant de guerre.)

SOUS 12 MÈTRES DE NEIGE LES CONVOIS DE RAVITAILLEMENT MONTENT VERS LE NORD

La neige est assurément une fort belle chose, d'une indéniable poésie. Mais si on la considère du point de vue des communications, il faut convenir qu'elle constitue, dans les pays nordiques, un obstacle très grave.

Du fait de la neige, en effet, des régions entières s'y trouvent coupées de toutes relations avec le reste du monde, dès que survient l'hiver. Et si, pour un cas de force majeure, quelqu'un se risque tout de même à se mettre en route pour tenter de gagner l'agglomération la plus voisine, souvent très éloignée, il n'est que trop fréquent qu'on n'entende plus parler du malheureux.

les grosses quantités de munitions diverses qui eussent sur-le-champ été indispensables ?

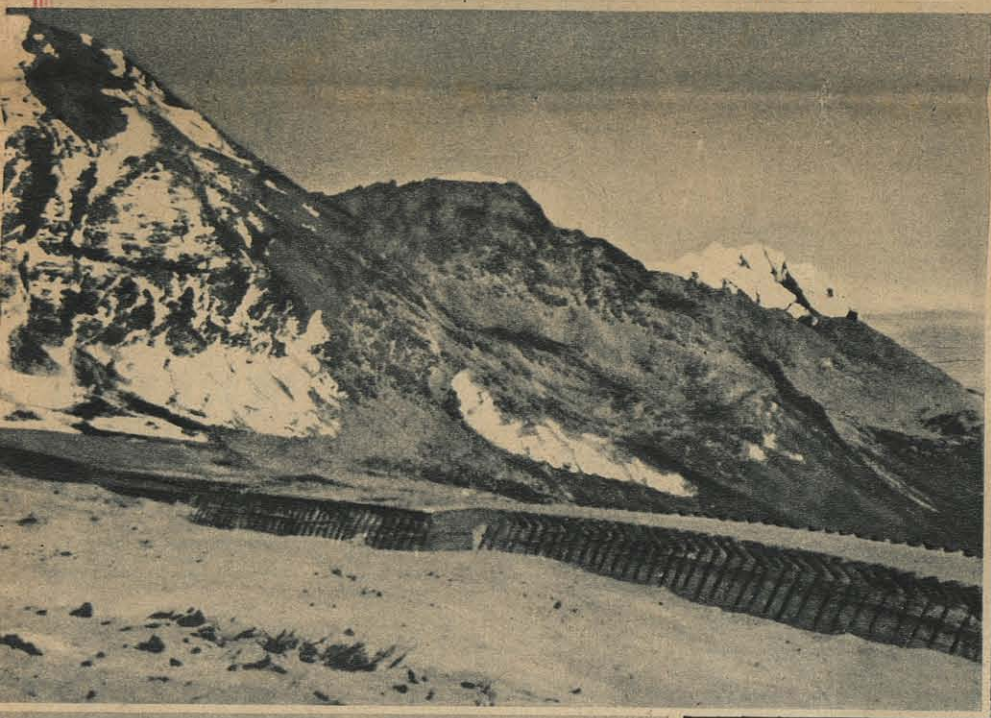
Aussi l'état-major allemand s'arrêta-t-il à une solution autrement efficace, aussi simple qu'élégante :

La neige, l'hiver, couvrirait les routes ? Qu'à cela ne tienne : on « coifferait » celles-ci de tunnels protecteurs, qui, sous la plus épaisse couche de neige, permettraient au

sous-voûte était de 3 m. 50 pour une largeur équivalente. C'est dire que tous les camions de types courants pourraient, sans difficulté, circuler dans ces tunnels.

De fait, ils ont rendu, depuis, dans l'Extrême-Nord, d'immenses services. Au plein cœur de l'hiver, par ces « souterrains » parfois enfouis sous douze mètres de neige, le ravitaillement a toujours passé, aussi régulier qu'à Paris le service du métro !

Mais n'est-ce pas une sorte de métro, qui a été ainsi créé dans les neiges arctiques, bien au-dessus du cercle polaire ?



Dans le fond d'un ravin élevé, là où s'accumulent les chutes de neige, la route en tunnel profile son étrange silhouette qui fait penser à la Grande Muraille de Chine.

Le ravitaillement doit être assuré

Cette situation qui, dès le temps de paix, rendait la vie des populations scandinaves parfois très précaire, pouvait avoir, pendant la guerre, des conséquences incalculables : comment, par exemple, faire parvenir en hiver, aux troupes allemandes tenant des positions dans le nord de la Norvège, l'indispensable ravitaillement en vivres, munitions, médicaments ?

La solution du traineau à chien aurait été un peu trop rudimentaire, et le service qui eût été ainsi assuré — outre qu'il aurait nécessité des milliers d'animaux qu'on ne possédait pas — n'aurait sans doute pas présenté toute la régularité, ni toute la rapidité désirables. De plus, en cas d'alerte, de tentative de coup de main anglo-saxon, comment aurait-on pu, par ce moyen, faire immédiatement parvenir au secteur intéressé

trafic de se poursuivre en toute sécurité !

Et l'organisation Todt, sans perdre de temps, se mit à l'ouvrage.

Un métro inédit...

Elle releva, sur le tracé de toutes les routes de ravitaillement importantes, les passages particulièrement exposés à être obstrués par la neige, notamment les fonds de vallée et les endroits où s'abattaient le plus fréquemment les avalanches. Et tous ces passages furent bientôt recouverts de tunnels de bois, dont la hauteur

Timbres-poste de qualité
J. FORET
TELEPHONE PRO 3427
64 RUE LAFAYETTE PARIS 9^e (2^e ÉTAGE)

LA PERTE D'UN SEUL DE CES OBJETS PEUT ÊTRE MORTELLE POUR L'AVIATEUR

S'équiper n'est pas une petite affaire pour l'aviateur qui va partir en mission. Il lui faut emporter en effet :

Au poignet gauche la montre et au poignet droit la boussole.

A l'intérieur de la blouse, pour le cas d'amérissage forcé, un paquet de chocolat contenu dans un emballage étanche à l'eau.

Dans un ceinturon de mollet, au-dessous du genou, dix cartouches à feu rouges et blancs pour le pistolet à signaux.

Dans la poche gauche du pantalon de dessous, le pistolet à signaux et un grand couteau de poche à usages multiples.

Dans la poche droite, deux cartouches pour fumée artificielle.

Dans chaque poche extérieure de la « culotte de la Manche », qui s'enfile par-dessus une cartouche contenant un produit colorant violemment l'eau qui alèra les avions de secours à retrouver, le cas échéant, l'aviateur tombé à la mer.

Le paquet de pansement réglementaire.

Quand tout cela est casé, l'aviateur revêt :

La veste insubmersible qui fait effet de ceinture de sauvetage.

Le masque à oxygène qu'il mettra en action s'il doit s'élever à 7.000 ou 8.000 mètres.

Enfin le casque dont la visière le protégera, de jour contre les rayons du soleil, de nuit contre les faisceaux des projecteurs.

Un homme-usine-magasin, comme on voit !

(Ph. « Actu ». V. 72.365 à 68.)

CEUX QUI PENSENT AUX AUTRES UNE FEMME QUI FERAIT MIEUX DE NE JAMAIS Y PENSER...

Elle habite une confortable demeure quelque part, en Maine-et-Loire. Autour d'elle, de braves gens — de simples cultivateurs, d'humbles petits employés — ont invité un enfant nécessiteux de grande ville. La grande dame, la châtelaine du pays, a voulu ne pas être en reste... L'année dernière, elle demanda qu'on lui choisît une fillette appartenant à un « bon milieu ». L'enfant confiée à ses soins pour quelques semaines était gentille, bien élevée, fille d'un petit fonctionnaire, actuellement prisonnier en stalag. Tout alla bien jusqu'au jour où la mère de cette enfant vint la voir. Celle-ci était convenablement habillée, le type même de ces personnes dont la gêne cachée veut rester décente. La châtelaine attendait une pauvreuse en guenilles... Elle nous le fit savoir et renvoya l'enfant au premier prétexte.

Elle avait bien spécifié cette année qu'elle ne recevrait qu'un enfant « bien portant », eu égard à la santé de son propre enfant.

Un garçonnet d'Issy-les-Moulineaux qui conservait dans ses nuits l'épouvante du dernier bombardement de la région parisienne, devait être évacué. Nous avons songé à le lui envoyer. L'enfant ne mange à sa table que depuis quelques jours et voici déjà la lettre que nous recevons :

« ... Certes ce petit est gentil et digne d'intérêt mais notre geste charitable (oh ! le vilain mot quand on le rapporte à soi-même...) devait servir, dans notre pensée, à reconforter un enfant qui, sans nous, aurait risqué de voir s'ouvrir tôt ou tard, les portes du sanatorium. Celui-ci a de bonnes joues rebondies et, d'après ce qu'il nous dit, il mange à peu près à sa faim chez lui... »

Et l'enfant d'Issy-les-Moulineaux qui a trop bonne mine reviendra comme est revenue la fillette dont la maman n'était pas en haillons...

Honte aux gens qui d'abord veulent choisir « leurs pauvres » avant de « faire du bien » !

HELENE COLOMB.





J'ai vu une petite danseuse répéter son numéro au rythme seul des couleurs.

DANS UNE CAVE, A MARSEILLE UN PIANO MYSTÉRIEUX ÉMET DES COULEURS EN MÊME TEMPS QUE DES SONS

Dans un sous-sol du quartier de la Plaine, à Marseille, il y a depuis quelque temps de fréquentes et mystérieuses allées et venues.

On a commencé par y transporter un petit piano, puis des caisses, beaucoup de caisses, d'où l'on a sorti des lampes électriques de tous coloris et des mètres et des mètres de fil...

Puis on a entendu de la musique. Et, en même temps, la petite pièce blanche à la chaux en a vu de toutes les couleurs.

Mes petites, répétons « La mort du Cygne », dit un monsieur qui porte encore dans ses vêtements la bonne senteur de thym et de lavande des collines.

Curieux maître de ballet en vérité !

La pianiste attaque le morceau. Au fur et à mesure que ses doigts agiles courent sur le clavier, un arc-en-ciel crépite et peinturlure de ses fulgurances rythmiques une charmante danseuse en tutu qui, gracieuse, évolue devant des rampes lumineuses d'un genre nouveau.

Tiens, l'orangé ne donne pas, fait remarquer le maître de ballet après avoir observé minutieusement les jeux de lumière qui se succèdent d'une ampoule à l'autre à la cadence de la musique.

Il vérifie un contact.

Maintenant, tape sur le ré...

La pianiste appuie sur la touche correspondant à la seconde note de la gamme en do.

Des lampes orangées s'éclairent. Une lumière éclatante ruisselle sur la danseuse.

Continuons, les enfants !

La pianiste plaque ses accords. Et les rubis, les topazes, les améthystes, les saphirs, les émeraudes jettent leurs feux. Ce sous-sol, c'est la caverne aux trésors d'Ali-Baba.

Un piano des contes des Mille et Une Nuits

C'est un piano magique. Il émet des sons et des couleurs. L'inventeur m'expose :

Il permet de compléter et de matérialiser toutes les impressions du compositeur par des coloris s'harmonisant aux sentiments exprimés par les sept notes de la musique à l'aide des sept couleurs primitives qui composent le spectre solaire. Chacune des notes d'un octave donne respectivement : le do, rouge ; le ré, orangé ; le mi, jaune ; le fa, vert ; le sol, bleu ; le

la, indigo ; le si, violet...

Les touches sont reliées à des prises de courant sur lesquelles viennent se greffer les fils conduisant aux ampoules de couleur disposées sur les rampes.

Chaque gamme correspond à 2 gaines dans lesquelles sont enfermés des fils. L'une de ces gaines contient les sept fils de la gamme proprement dite ; l'autre, les cinq fils des demi-tons.

Et vous employez une multitude de lampes ?

Trois cents au moins sur une petite scène.

Je ne suis pas au bout de mes surprises. Le piano mystérieux a plus d'un tour dans son coffre.

Poussez cette gâchette !

J'appuie. La pianiste joue. Le piano n'émet plus de sons, mais de la lumière. La danseuse continue à évoluer comme si la musique jouait. C'est simplement le rythme lumineux qui la guide.

Mais vos artistes doivent être formés spécialement.

Pas du tout. Un peu d'entraînement suffit. Blanche Deleuil, mon instrumentiste sur le piano lumineux, comme Marcelle Léon, la danseuse, s'intéressent à mon invention depuis son origine et m'aident actuellement à monter un numéro de music-hall... Toutes les deux sont compétentes : Blanche Deleuil est médaillée d'or de la ville de Marseille ; Marcelle Léon danse depuis l'âge de neuf ans...

Mais comment vous est venue l'idée de la musique lumineuse ?

Ça, c'est une autre histoire...

Un cerisier en fleurs dans la montagne

Notre-Dame des Anges... C'est un coin perdu de la chaîne de l'Etoile. De là-haut, la vue plonge sur l'immensité de la mer.

C'est là que fut imaginé le clavier lumineux.

Une nuit très douce dans une vieille hostellerie, désertée depuis plusieurs années, un violon joue en sourdine devant un coucher de lune sur la rade. Tout est mauve, les gens, la musique, le ciel, les rochers, la chapelle, la mer...

Impression poignante : les sons tirés de l'archet sont mauves, réellement mauves...

« La musique aurait-elle donc des couleurs ? » se demande Pierre des Anges, le futur inventeur du piano lumineux, qui se trouve sur la terrasse.

A quelques jours de là, en descendant à la ville par les vergers de la Débite, il remarque un cerisier en fleurs dont le vent agite les ramures aux éclatantes couleurs.

On eût dit, me confie-t-il dans son sous-sol, que le cerisier jouait avec ses fleurs la partition que j'avais dans la tête... Et c'est ainsi que l'idée m'est venue, comme elle a dû venir à bien d'autres, de marier intimement la vision au son.

Les résultats que j'ai obtenus sont tels qu'un jour viendra, je pense, où dans chaque orchestre, il y aura un piano qui jouera une partition lumineuse écrite spécialement pour accompagner le spectacle non seulement musical, mais aussi vocal... Tenez, regardez « La mort du Cygne » en couleurs.

La virtuose Blanche Deleuil tape en muet. Marcelle Léon danse, gracieuse et légère, sur les couleurs qui fulgurent. Pierre des Anges sourit, confiant dans sa « lumineuse » invention...

J'ai vu danser au rythme seul des couleurs !

Jean BAZAL.

EN DEPIT DES RESTRICTIONS LA FÊTE DU COCHON reste pour les paysans de Gascogne comme l'Aid Kebir pour les musulmans

En terre gasconne, c'est toute une cérémonie, cette Fête du Cochon ! La coutume est plus forte que la guerre et les restrictions.

Il ne se passe guère de semaine durant les premiers mois de l'année sans que, d'une ferme à l'autre, on se prévienne :

— C'est mardi prochain que nous faisons la « Pêlo-Porc » (fête du cochon)... Nous comptons sur vous !

Car on ne dit pas, comme dans certaines campagnes : « On tue le cochon tel jour ». Ce n'est pas un vulgaire abattage. C'est une sorte de sacrifice aux dieux du terroir.

— Venez voir notre pensionnaire, vous verrez s'il a bonne mine, m'a invité un brave fermier des confins du Gers.

Je dois vous dire qu'il a été gâté, ce petit ! Pendant huit mois, nous l'avons gâté... La graisse, ça ne vient pas en buvant de l'eau claire ! Vous verrez, demain, quand on fera sa toilette, s'il sera beau, rose et jofleu comme un petit ange !...

Et le paysan ajoute dans un bon rire jovial :

Faut bien qu'il se fasse beau, n'est-ce pas, pour la fête ?...

Le verre de rhum et les cigarettes sont pour les invités

De la fête, il y en a pour deux jours. L'emploi du temps est chargé. Chacun a sa besogne, hommes et femmes.

On commence par aller chercher la victime expiatoire. C'est une masse de près d'un quart de tonne, cette bête à conduire devant le grand-prêtre de la cérémonie, qui n'est autre que le charcutier du village voisin.

L'affaire est réglée en un tournemain. La carotide est tranchée en moins de trente secondes. La victime n'a pas eu le temps de crier « ouf ».

Le sang coule. Précieusement recueilli dans un seau, il est battu vigoureusement pour éviter la coagulation.

Ici, c'est le contraire d'une exécution capitale humaine.

On procède à la toilette du condamné « après » au lieu de la faire « avant ». Et ce sont les invités qui boivent le petit verre de rhum et fument les cigarettes...

Le plus important de la toilette est de griller les soies dans un grand feu de paille. Puis l'animal est porté dans une sorte de baignoire qu'on remplit d'eau bouillante. Echaudé, rasé avec un couteau très effilé, frotté à la brosse de chiendent, le porc apparaît bientôt dans toute sa splendeur : pâle et rosé !

On l'installe sur un brancard et quatre hommes le portent dans une pièce de la maison aux acclamations de l'assistance. C'est un cérémonial immuable.

Là, on le suspend comme un tro-

de les nouer aux Jeux extrêmes...

Rien n'est perdu.

Dans l'eau où a cuit le boudin, les femmes préparent le « millas ». C'est un gâteau de farine de maïs sucré. On le réserve pour le lendemain qui est jour de grande liesse.

Menu obligatoire : rôt de porc, foie de porc, cœur de porc, « millas »...

Et ce sont les chansons avec ceux du « Comminges ».

Leurs voix sont aussi sonores, aussi pures que celles des sources et des gaves. On chante la « Pyrénéenne », « O Toulouse », « Beth ceu de Paù »...

La tablée reprend en chœur. Une fête du cochon de plus a été célébrée dans une métairie gasconne.

C'est peut-être à cause de ces Pêlo-Porc toujours aussi vivaces, que nos départements, qui connaissent avant la guerre une angoissante émigration, voient revenir de la ville les enfants prodiges, m'a déclaré une personnalité de la région qui assistait à cette fête.

Nos campagnes renaissent sous le signe du Cochon, c'est assez inattendu, n'est-ce pas ?

La « Pêlo-Porc » de Gascogne est à peu près l'équivalent de l'Aid Kebir des Arabes. Le goret remplace le mouton.

Jacques MARCHAND.

La fête du cochon, en Gascogne, quatre hommes vont présenter la victime sur un brancard à l'assistance qui l'accueille. C'est un cérémonial immuable.



(Ph. « Actu », V. 72.361 à 63.)

Ayant frôlé quatre fois la mort AUGUSTE MALLET veut être le meilleur grimpeur 1943

C'est sans doute le plus petit des routiers français, mais il passe difficilement inaperçu. Sur toutes les routes de France, Auguste Mallet a déjà promené sa bonne tête blonde d'enfant réjoui.

Un vrai « titi » de Paris qui paraît amener avec lui un peu de l'air des faubourgs. Mais, si Leducq fait des mots à longueur de journée, si Louviot « roupète », lui sourit toujours... comme s'il trouvait bon de vivre après avoir frôlé plusieurs fois la mort.

Car la vie ne fut pas toujours tendre pour ce « poids mouche » du cyclisme français. Trois fois, il fut considéré comme perdu. Tout d'abord lorsqu'il se fractura le crâne voici quelques années dans un Paris-Roubaix, ensuite lorsqu'il fut renversé par un chien dans le col de la République au cours d'un Paris-Nice, enfin, lorsqu'il fit cette chute dramatique du Tour de France où, accroché par une voiture dans la descente de l'Isard, il se retrouva étendu sanglant sur la route.

Il est à peine rétabli lorsque la guerre éclate. Envoyé à Dunkerque, il est blessé dans l'évacuation et fait à nouveau onze mois d'hôpital.

Un homme qui revient de loin

D'autres auraient renoncé mille fois au vélo... Pas lui ! « Réplié » l'an dernier à Thures-Bains, petite localité des Pyrénées-Orientales, cet extraordinaire petit bonhomme devait retrouver avec la santé une forme inespérée dans cette capitale des arthritiques en s'entraînant avec quelques autres routiers parisiens, Cosson, Pagès, Munier, Laurent, Gamard, Lauch qui avait accueilli un généreux sportif de l'endroit : M. Gervais Villa.

Et dans un Limoges-Vichy-Limoges, on voit notre Mallet montrer, à la surprise générale, sa roue arrière dans les côtes, à Gianello, vainqueur de l'épreuve. Dans le championnat de France professionnel à Lyon, il fit mieux encore et faillit endosser le maillot tricolore malgré deux crevaisons.

Tel un vagabond du cyclisme, Mallet a repris cette année le cours de ses pérégrinations à travers la France. Tôt en forme, il a récemment enlevé la course de côte du mont Agel et s'étonna lui-même que la malchance l'ait enfin abandonné.

Ses projets ? Très simples. Au sein de l'équipe que dirige Roger Lapébie, le petit Mallet qui trompa si souvent la mort disputera la plupart des grandes épreuves routières, mais il en est une qu'il visera tout particulièrement, c'est le critérium des grimpeurs qui se disputera en août à Clermont-Ferrand.

Être le meilleur grimpeur français 1943, c'est un titre officiel qui lui ira si bien !

Paul MARTIN.

On n'a jamais pu prendre un instantané de Mallet sans son sourire.



MAROC.org
Orkide

A 230.000 MÈTRES D'ALTITUDE... 930 DEGRÉS DE CHALEUR !

Les pauvres ignorants que nous sommes croyaient jusqu'à présent que plus on s'élève vers le ciel, plus le thermomètre descend et que, par conséquent, plus on gèle...

Il n'en est rien, si l'on se réfère aux expériences récemment réalisées par un savant allemand. Celui-ci, un passionné de l'astro-physique, vient d'établir, à l'aide de ballons-sondes et, plus encore, à l'aide de calculs compliqués, que le froid intense ne règne que jusqu'à une certaine hauteur.

Ainsi, à 12 kilomètres, il fait moins 70 degrés. A 17 kilomètres, la température varie entre moins 90 et 100.

Mais, là où le savant nous laisse pantois, c'est lorsqu'il nous démontre qu'à la hauteur de 230.000 mètres — une paille — la distance à vol d'oiseau de Paris à Nevers, la température atteint le chiffre invraisemblable de 930 degrés de chaleur. Voilà qui renverse les bases et les fondements de bien des romans fantastiques et même de livres dits scientifiques.

Eh, plutôt que d'emporter avec eux une peau d'ours blanc et un thermos de café chaud, nos astronautes ne devraient-ils pas plutôt songer à sacrifier dix points de leur carte de textile pour l'achat d'un mailliot de bain ?

A VENDRE depuis 500 fr., franco, castrés, assurés 6 mois. Avantages fiscaux. Tarif grat. Élevage du Sourd, AGEN

PORCS

Tarif grat. Élevage du Sourd, AGEN

Grandir

de 10 à 20 cm. Succès garanti. Envoi du Procédé breveté, discret, contre 1 timbre. Institut Moderne, 157, Annemasse.

ROUF DETECTIVE ENQUÊTES - RECHERCHES Surveillances, filatures, toutes missions 31, r. Le Peletier - Prov. 25-75

VOTRE AVENIR est dans L'ÉLECTRICITÉ

Inscrivez-vous à nos cours de jour, du soir ou par correspondance

ÉCOLE CENTRALE DE T.S.F. 12, Rue de la Lune-Paris. Z.L.8 Rue Porte de France-VICHY

TUEUR PUBLIC NUMÉRO 1

STALINE EXIGE DE SES « ALLIÉS » QU'ILS SE FASSENT SES COMPLICES

LE PLUS PETIT VIOLON DU MONDE

Ce n'est pas, contrairement à l'opinion commune, le légendaire violon de Grock — qui n'est qu'une « pochette » de maître à danser, légèrement modifiée — mais celui du chanteur comique André Zibral. Réduction parfaite d'un violon de concert, l'instrument, dont l'artiste tire des sons très mélodieux, n'a pas plus de vingt-cinq centimètres de long.

Ce violon miniature a été fabriqué sur les indications de Zibral, qui est le seul à pouvoir l'utiliser. Ses dimensions exigées veulent, en effet, qu'il soit joué par un contorsionniste pour qui la dislocation n'a plus de secrets.

Je ne tirerais peut-être pas grand chose du violon de Jacques Thibaud, dit Zibral, mais je suis bien sûr qu'il n'extraîtrait pas une note du mien...

JACQUELINE GAUTHIER la plus enjouée de nos jeunes premières espère un rôle dramatique

On connaît son entrain endiable, ses réparties brillantes et sa moue ironique. Jacqueline Gauthier amuse parce... qu'elle est drôle. Et pourtant, cette dynamique petite bonne femme n'est pas contente, oh ! mais pas contente du tout !

Au cinéma, j'ai toujours interprété des rôles amusants. J'ai commencé par Le journal tombe à cinq heures, où j'étais Pernelle, redactrice des « Cœurs brisés » ! Puis dans Signé Inéluctable. A vos ordres, madame, Frederica, huit hommes dans un château. Au bonheur des Dames, on m'a cantonnée encore dans le même genre. Actuellement, je tourne Feu Nicolas, avec Jacques Houssin. Mais là, c'est pire, parce que je n'ai aucun caractère bien déterminé.

Et Jacqueline Gauthier de pousser un gros soupir :

Je ne veux plus faire les girovagues. Je veux un vrai rôle, humain, sensible, je veux interpréter une vraie femme ! Je l'ai d'ailleurs déjà fait au théâtre, quand j'ai remplacé Jany Holt dans Marche noir. Les gens me trouvaient très bien, les critiques aussi. Donc je suis capable...

En me confiant cela, Jacqueline a un air si consterné que je décide de changer le cours de ses pensées :

On m'a dit que vous alliez déménager ?

Excellente idée, car son visage s'éclaircit aussitôt.

Comment le savez-vous ? Ah ! J'oubliais que les journalistes n'ignorent rien des secrets des vedettes !

Eh bien oui, je vais habiter un amour de petit appartement près de l'Etoile avec une grande terrasse, en plein soleil. Je sais comment l'aménager : de beaux meubles rustiques, bien sombres, des cretonnes fleuries sur les murs clairs et beaucoup de fleurs...

Et Jacqueline Gauthier sourit à cette charmante évocation.

Allons, tant mieux ! Elle a déjà oublié son grand chagrin...

Andrée NICOLAS.

Jacqueline Gauthier ne veut plus rire...

Il s'appelait Raymond Lefebvre et se croyait communiste. En tout cas, le plus beau tribun que l'on ait jamais entendu. Sorti de la guerre — l'autre — gazé, il était entré dans la lutte « pour que cela ne recommence pas ». Moscou l'avait attiré dans ses rets, il en avait été le premier pèlerin.

C'était au printemps de 1920. Sur la Place Rouge, il avait vu défiler devant lui les régiments de l'armée que venaient de reconstituer Vorochilov et Boudienny : Mongols, Kalmoucks, Ossètes et Tartares.

« Slougim Revolucci ! » (Salut à la Révolution !) criaient les purs massés en carré autour du Français.

— Ça, la Révolution ? Mais c'en est tout au plus le vinaigre !

D'avoir laissé échapper ces mots, Raymond Lefebvre était un mort en sursis. Il disparut à jamais de la circulation avec deux autres Français, Vergeat et Lepetit, deux ouvriers parisiens qui s'étaient associés à sa protestation.

L'affaire eut un retentissement assez considérable, en France surtout, où le bolchevisme n'avait pas encore obtenu ses lettres de naturalisation.

Et c'est en vain que les tenants de la faucille et du marteau tentèrent de caresser le meurtre en accident, la cause était entendue : désormais, la Tcheka ne se contentait plus de verser le seul sang russe.

La triple exécution de Lefebvre, Vergeat et Lepetit marqua le début d'une longue et sanglante série. Car il est vrai que les bolcheviks se sont toujours distingués par la constance de leurs méthodes.

IL N'Y A PAS QUE LES SUPPLICES DE KATYNE

Cette fois, pourtant, Staline a vu grand. Douze mille Polonais d'un seul coup, pour la seule forêt de Katyne !

Encore la forêt de Katyne n'a-t-elle pas livré tous ses secrets. Les travaux de dégagement des fosses se poursuivent sous les yeux horrifiés des représentants de la Croix-Rouge polonaise et des correspondants de guerre.

Or, nous n'oublions pas qu'il reste encore dans les camps de concentration de Sibérie, 200.000 soldats polonais, soit la moitié du nombre des prisonniers capturés par les Soviétiques en septembre 1939. Nous n'oublions pas davantage que le Vatican annonçait, en février dernier, que plus de 700 prêtres catholiques avaient été déportés, de septembre 1939 à juin 1941, dans les îles pénitenciaires de la mer Blanche.

Il s'agit presque exclusivement d'ecclésiastiques arrêtés par les commissaires du Guepéou dans les pays baltes et l'on sait qu'à toutes les démarches entreprises par le Saint Siège, Moscou a répondu par une fin de non recevoir.

MAIS NOUS NE SOMMES SANS DOUTE PAS AU BOUT DES SURPRISES

Depuis la publication de la note Sikorski et depuis la rupture des relations moscovites avec le gouvernement polonais à Londres, la presse

RICHARD BLAREAU ET C.-M. BLAREAU sont les meilleurs amis du monde

Est-il un amateur de radio qui ne connaisse pas Richard Blareau ? C'est peu probable. Conducteur d'un des plus brillants orchestres de Paris, Richard Blareau a accompagné toutes les vedettes du tour de chant, de Maurice Chevalier à Edith Piaf et de Tino Rossi à Léo Marjane.

Et ce n'est pas sans une surprise un peu inquiète que ses admirateurs ont appris l'autre jour les débuts à la tête de l'Orchestre de la Société des Concerts d'un chef qui s'appelle Charles-Marie Blareau, lequel dirigea avec brio l'exécution d'œuvres comme l'ouverture du « Freischütz » et la « Rapsodie espagnole »...

Cette homonymie implique-t-elle une rivalité entre Richard et Charles-Marie ?

On peut répondre non. Richard se réjouit des succès de Charles-Marie et Charles-Marie des succès de Richard.

Car Charles-Marie et Richard ne sont qu'une seule et même personne. M. Blareau est Richard quand il est « jazz », et Charles-Marie quand il est « classique ».

Et M. Blareau ne fait, en somme, que suivre l'exemple donné naguère par M. Colloby, qui était un savant fort grave... et qui signait Christophe les joyeux petits dessins racontant aux jeunes lecteurs du « Petit Français Illustré » les aventures du « Sapeur Camembert » et de la « Famille Fenouillard ».



José Luccioni, excellent comédien, sait se transformer à merveille. La voici, de gauche à droite, dans ses rôles à succès de « Manon », « Werther », « Salammbô », « Hérodiade ».

TENOR A L'OPERA

JOSÉ LUCCIONI

aurait voulu être capitaine au long cours... ou coureur automobiliste

José Luccioni n'est pas un ténor comme les autres : il n'aime guère parler ni de sa voix, ni de sa carrière. Songez que je viens de passer deux heures en sa compagnie et que j'ai dû me souvenir de toutes les vieilles ficelles du métier pour lui tirer, à défaut du contre-ut traditionnel, quelques renseignements biographiques. Non point qu'il déteste son art et son passé. Bien au contraire. Mais il est modeste. José Luccioni est un ténor modeste. C'est ainsi.

José Luccioni est Corse, et Corse de Bastia, ce qui a son importance...

Ne me parle pas des ténors d'Ajaccio ! dit-il à un de ses amis qui vantait les voix de la préfecture. C'est Bastia qui est la ville des ténors ! César Vezzani, Gaston Micheletti, Orsatori, Luzzi et bien d'autres encore ! Bastia, c'est l'or, le soleil et le vent ! Mais un vent qu'on connaît bien, un vent avec lequel on peut bavarder et qui est franc parce qu'il vient du large.

Car Luccioni aime le vent et la mer. Et il aime aussi les moteurs et la vitesse. Ses parents le destinaient à la profession de mécanicien ; lui voulait devenir marin. Le destin a d'ailleurs comblé les vœux de toute la famille. Luccioni a participé à des

courses motocyclistes et a beaucoup navigué. Et... chanté, par surcroît !

L'ENVOLEE VERS LA GLOIRE

Chanté si joliment d'ailleurs que, loin de devenir coureur automobile, il entra au Conservatoire de Paris, dans les classes de David et d'Eugène Sazes.

Un premier prix d'opéra et un deuxième prix d'opéra-comique et de chant récompensent ses efforts, et notre Académie nationale de musique l'accueille dans son sein. Et c'est l'envolée vers la gloire ! Luccioni chante comme un ténor et joue comme un comédien. Il voyage sans cesse. Il chante à l'Opéra de Paris, à la Scala de Milan, au Metropolitan Opera de New-York, à Covent Garden. Il crée *Cyano* en Italie, promène Don José à travers les deux Amériques, triomphe dans tous les grands rôles du répertoire. On l'entend dans *Sigurd*, *Salammbô*, *Ida*, *Lohengrin*, *la Damnation de Faust*, *Manon*, *Carmen*...

On va l'entendre à l'Opéra de Paris dans *Otello*. Ce prestigieux ténor — une des voix les plus puissantes du siècle, mais confié un vieil abonné qui ne passe pas pour être indulgent — fait la conquête de tous les publics, y compris celui de Toulouse, et c'est là une performance — pour parler comme les gens de sport — qui n'est pas à la portée de tous les chanteurs ! Mais, me direz-vous, et l'automobile ? Et la mer ? Bah ! La mer, il la traverse entre deux représentations, et le nom d'un navire s'ajoute toujours dans ses souvenirs au nom d'un théâtre. Quant à l'automobile, vous pensez bien que notre homme n'a pas, pour si peu, abandonné le volant ! Il a collectionné, entre deux tournées, les Grands prix d'élégance avec, pour partenaire, Mme Luccioni et, pour mascottes, ses deux enfants : le petit Jean-Jacques et la petite Danielle...

AVENTURE EQUESTRE

José Luccioni est une force de la nature. Une flamme brûle en lui. Une flamme joyeuse. Je l'ai suivi dans ce studio de l'Opéra où il devait répéter une scène du deuxième acte d'*Otello*.

Mais il vous arrive parfois de vous reposer, lui dis-je...

Oui, le dimanche ! Je fais alors du vélo avec Roger Lapébie.

Je pourrais en rester là. Mais je m'en voudrais de ne point vous conter l'aventure la plus étonnante, la plus cocasse qu'il ait jamais connue ténor d'Opéra ! Cela eut lieu dans les arènes de Nîmes. José Luccioni répétait *Sigurd* et le cheval blanc camarguais qu'il montait se comportait fort docilement. Tout alla bien tant que le héros fut vêtu d'un maillet de sport. Mais quand il prétendit se mettre en selle, bardé de fer et armé d'un bouclier, le noble coursier, indigné de tant d'impertinence, prit le mors aux dents et, d'un seul bond, sauta par-dessus l'orchestre !

José Luccioni n'a pas encore oublié, vous savez, me dit-il, qu'il est le seul ténor d'opéra à avoir franchi à cheval la haie des violons...

Pierre MALO.

CHAMPIGNONS



Cultivez-les en ville ou campagne, dans une cave, remises, garage, balcon, etc. Notice de méthode et semence cont. 2 timb. Et. O.R. culture II Annemasse.



Deux documents parfaitement évocateurs de ce qu'est l'atrocité de Katyn.

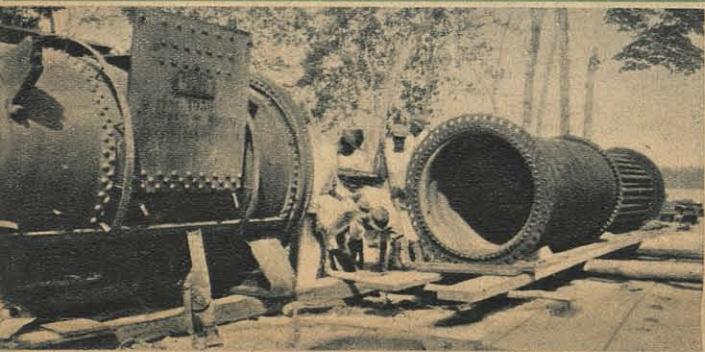


*Arrachée
à la mère
patrie*

Un piroguier
« bosch ».



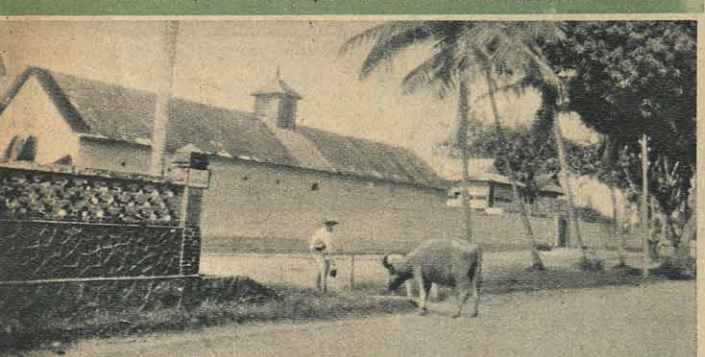
Le montage d'une chaudière tubulaire dans une entreprise industrielle du bord
d'un fleuve.



Les pirogues s'assemblent pour naviguer de conserve et se réunissent le soir
pour monter les carbets où les voyageurs passeront la nuit.



L'entrée des bâtiments du pénitencier à Saint-Laurent-du-Maroni.



A Cayenne, vendeuses de fruits au marché.



LA GUYANE, TERRE ET DU BOIS PRÉCIEUX

entend demeurer fi la France et au Mo

PAR STÉPHANE FAUGIER

A Cayenne, une claire matinée, au début du mois dernier. Il fait un temps splendide. Comme presque toutes les nuits en cette saison, une ondée a rafraîchi l'air, tambourinant sur les toits de tôle des maisons de la ville, plaquant d'une couche de vernis éclatant les larges feuilles des bananiers déployées en éventail et secouant la poussière des cocotiers de la place du Gouvernement. Dans les jardins des résidences, les bougainvilliers aux feuilles mauves font chanter leur fanfare de couleurs.

La population, cependant, vaque à ses affaires habituelles. Un cantonnier créole balaie à larges coups la rue goudronnée. De lourdes senteurs montent de la forêt toute proche. Des fonctionnaires vêtus de blanc vont et viennent, des colons, des coupeurs de bois, des planteurs et des rumeurs discutent de leurs affaires, à l'ombre des terrasses, en dégustant le petit punch traditionnel.

Par-ci, par-là, quelques phrases inquiètes sur la guerre qui se déroule à des centaines de lieues de l'autre côté des mers. Parfois aussi un échange discret des derniers bruits qui courent.

— Il paraît que de Gaulle songerait...

Le reste est chuchoté à l'oreille.
— Non, il n'oserait pas faire cela !

Une matinée comme les autres

Dans le ciel, un gros avion de transport est apparu, escorté de plusieurs hydravions. Il vient du large, de la direction des îles du Salut. Il gouverne face au vent et se pose dans la rade, au milieu de gerbes d'écume. Puis il reste là à se balancer dans la houle qui déferle du large.

— Vous avez vu, sous les ailes, les couleurs des États-Unis ?

— Ce doit être le courrier qui vient de Floride.

— Peut-être, mais ces avions qui continuent à ronronner là-haut ?

Dans les rues, les commerçants lèvent le nez sous leurs madras multicolores et, dans leur patois créole :

— Ça, mauvais bagage.

Allées et venues de voitures entre le palais du gouverneur et la rade. Chacun retourne à ses occupations. C'est un matin comme les autres, n'est-ce pas...

Et soudain un bruit s'insinue, court, se répand, comme se propagent mystérieusement les nouvelles dans la brousse.

— Il paraît que le gros transporteur avait à son bord un envoyé de Roosevelt.

La journée se passe en hypothèses, en discussions. Le palais du gouverneur est pratiquement inaccessible.

— Bah ! On verra bien demain.

Le lendemain, des centaines d'affiches couvrent les murs de la ville. Elles informent la population qu'un certain Jean Rapenne, administrateur des colonies, vient d'être nommé gouverneur de la Guyane française par le général Giraud et qu'il a pris la direction des pouvoirs civils et militaires. Pendant la nuit, les fonctionnaires et les officiers suspects de fidélité au Maréchal ont été arrêtés.

...Huit jours après, les premières troupes brésiliennes débarquaient à Cayenne et à Saint-Laurent-du-Maroni, avec l'assentiment du président des États-Unis qui avait ainsi trouvé un moyen adroit de tourner le thème développé à la Havane où on s'était opposé à toute agression contre l'Amérique du Sud.

L'une de nos plus riches colonies

C'est ainsi que nous fut ravie l'une de nos plus riches colonies.

Oui, l'une de nos plus riches. En effet, lorsqu'on parle en France de

la Guyane, l'on a trop tendance à imaginer seulement le bague, d'ailleurs aboli quelque temps avant la guerre. Plusieurs centaines de condamnés en cours de peine et autant de relégués achèvent, il est vrai, d'y purger leur condamnation. Mais la Guyane, c'est bien autre chose.

Dans les cent vingt mille kilomètres carrés de forêts qui s'étendent à l'intérieur du pays, me disait là-bas récemment un de nos colons, on trouve les plus beaux bois du monde : l'acajou précieux, le bois de violette, le ouapa imputrescible, le mao, le teck, le ouapakou moiré, le satiné-rubane dont le com est à lui seul une enseigne, le matouchi aux vives couleurs d'aquarelle, toutes essences recherchées par l'ébénisterie. Nous exportons chaque année des millions de francs d'essence de bois de rose. Quant au balata, il constitue l'une de nos plus grandes ressources.

— Le balata ?

— Oui, une sorte de gomme dont les qualités sont égales, et dans beaucoup de cas supérieures, à celles du caoutchouc. Je ne citerai que pour mémoire l'or, dont tout vous parle ici, depuis ces prospecteurs que vous avez déjà certainement rencontrés sur la côte, dépensant en quelques semaines de fêtes et de ripailles le fruit de leurs recherches acharnées, jusqu'au collier-chou de métal fin qui orne le cou de nos belles quarteronnes.

Chercheurs d'or et de balata

Ainsi, l'or et le balata — n'oublions pas que les États-Unis manquent de plus en plus de caoutchouc et que les plantations entreprises par Ford au Brésil sont loin de rapporter encore, puisque les premiers héveas sont à peine plantés — l'or et le balata ont donc été, selon toute vraisemblance, les facteurs déterminants de la mainmise de l'étranger sur la Guyane.

Des ingénieurs doivent être déjà à pied d'œuvre, des dragues déjà ancrées sur les fleuves. Mais on peut justement se demander comment finira l'aventure américaine lorsque les convois de beaux messieurs au linge impeccable, aux complets sport genre Hollywood, s'aventureront dans la forêt, et surtout l'accueil que leur feront les coureurs de brousse et les prospecteurs indépendants, fort attachés à leur liberté.

En Guyane, en effet, on ne voyage pas en pullman comme dans l'Ohio ou le Texas. C'est la rivière qu'il faut suivre dès que l'on veut s'enfoncer un tant soit peu dans l'intérieur du pays. Le canot automobile ne peut être utilisé que sur de très courts espaces, car des rapides dangereux coupent les cours d'eau à intervalles très rapprochés. Il faut donc effectuer le trajet que l'on se propose de faire en pirogue, avec un équipage de *boschs* ou de *bois*, gens très fantaisistes quant à leurs obligations de payeurs. Le voyage est

inconfortable, mais ne manque pas d'une sauvage beauté.

D'abord, au niveau de l'eau, parmi les prairies aquatiques de moucou-moucou, aux tiges rondes et parcheminées, l'humus des troncs abattus qui se décomposent peu à peu, le terrain plein de grouillements louches, de fuites visqueuses et de reptations



Haute de coureurs de brousse au bord



Dans les villages du haut pays, on régalait en poudre d'or les acheteurs



Bagnards en cours de peine, employés sur un chantier de coupeurs de bois.



RE DE L'OR

MEUX

dèle à réchal

On allumera le feu. On réchauffera une boîte de conserves. On fera sauter à la poêle un quartier de morue salée. On boira son thé brûlant. Alors on bourrera sa pipe et l'on attendra la nuit.

C'est l'heure où, le repas fini, les boschs font cercle autour du feu avec les chercheurs de balata et les prospecteurs. Une voix s'élève. Un indigène raconte une merveilleuse histoire de bêtes sauvages ou de revenants, avec de grands gestes terrifiants et d'étranges intonations que seuls troublent les cris peureux des oiseaux de nuit.

Les premiers vampires au vol oblique sortent de leur retraite.

Villages dans la forêt

Lorsque le voyageur a vaincu la forêt et ses multiples embûches, il lui faut, dans le haut pays, aborder les hommes et c'est bien autre chose.

Les coureurs de brousse, qu'ils cherchent de l'or ou du balata, ont le coup de fusil facile et plus facile encore le coup de machette, le terrible sabre d'abatis qui ne les quitte jamais et qui tranche net un bras d'homme ou une liane. Dans leurs « dégrad » de l'Unini ou du Tapahony, n'a pas le droit de cité qui veut.

On en compte une vingtaine, là-haut, de ces agglomérations hétéroclites, aux toitures de tôle branlante, aux murs rafistolés de vieilles toiles rouillées, auprès desquelles les cabarets du Far-West que l'on nous a montrés à l'écran ne sont que parloirs de poupées, maisons d'éducation pour gosses sentimentaux.

Derrière un comptoir fait de caisses d'emballage, le patron — quelquefois la patronne — trône, gras et inquiet. A portée de la main, bien dissimulé, un solide pistolet automatique. A portée de la main aussi, une balance, des petits poids alignés. Car on paie en nature. La poudre d'or est la seule monnaie qui ait cours là-haut, lorsque, à la fin de la semaine, harassés et hirsutes, les prospecteurs descendent des chapiers perdus dans la forêt, avec des yeux fous et des doigts tremblants de désir...

Le dimanche soir, on se réunit autour d'une fiole de tafia, on organise un bal. Car il y a aussi dans les dégrad du haut pays quelques fem-

mes venues tenter leur chance ou monter une « cantine ».

En attendant des jours meilleurs

Cependant, la Guyane, objectera-t-on, ce n'est pas seulement la forêt, ses chercheurs d'or et ses prospecteurs de balata.

D'accord. Il y a aussi les villes de la côte, les fonctionnaires coloniaux et ceux qui restent attachés au reliquat de l'administration pénitentiaire. Il y a encore les commerçants qui ont installé des comptoirs florissants, les planteurs de canne à sucre, les rumeurs, les coupeurs de bois.

Il y a surtout la population indigène. En face du coup de force qui les a placés devant le fait accompli, Européens ou créoles ne peuvent que se taire — la France est si loin, si loin, coupée de toute communication, de l'autre côté des mers. Mais nul doute que leur cœur ne saigne à présent, qu'ils ne crispent leurs poings en silence et ne gardent au pays, au Maréchal, tout leur amour, en attendant des jours meilleurs.



GRACE A JEAN COCTEAU MADELEINE SOLOGNE ET JEAN MARAIS seront

"TRISTAN ET YSEULT... 1943"

Après avoir vu Madeleine Sologne dans le film *Fièvres*, où elle incarnait la femme aimante et poitrinaire de Tino Rossi, Jean Cocteau alla trouver la jeune vedette et lui dit :

— Madeleine, je vous ai beaucoup aimée dans ce film. Vous y êtes ravissante...

Et comme elle protestait — car Madeleine Sologne est la modestie même — il ajouta :

— J'ai l'intention d'écrire un scénario avec un beau rôle pour vous.

— Ah ? Et quoi donc ?

— Tristan et Yseult. Vous seriez une Yseult délicieuse. Mais rassurez-vous, je rajeunirai cette vieille histoire, je la moderniserai...

Le projet prit corps et, quelque temps après, Jean Cocteau revint Madeleine Sologne pour lui lire un scénario dont elle fut véritablement enthousiasmée. Ce rôle d'Yseult moderne lui « irait comme un gant ».

Aujourd'hui, le film, qui s'intitule *L'Eternel Retour*, est presque fini. Jean Delannoy en achève les prises de vues aux studios de la Victorine, à Nice.

Madeline Sologne et Jean Marais — Tristan — rivalisent de blondeurs. Ils sont là tous les deux sur le plateau ; elle, en pyjama de plage couleur brique, en chemise masculine,

ses longs cheveux dorés lui tombant sur les yeux et jusque sur les épaules ; lui, en culottes de cavalier, en bottes et pull-over. Comme on le voit, un Tristan et une Yseult bien... de notre époque.

Le décor représente une enfilade de pièces dans un château gothique. C'est à la fois ancien et moderne et un peu étrange... Intriguée, je demandai à Madeleine-Yseult de me raconter, en quelques mots, l'histoire d'*Eternel Retour*.

— Rien de plus simple, me répond-elle. C'est tout à fait l'histoire de Tristan et Yseult.

Peu satisfaite, je me tourne vers Jean Marais qui me fait la même réponse. A croire qu'ils se sont donné le mot...

En désespoir de cause, je m'adresse à Jean Murat, roi Marc sympathique et débinaire. Hélas ! Lui aussi se contente de me dire :

— L'histoire du film ? Tout simplement celle de Tristan et Yseult... Un sujet que Jean Cocteau a traité avec beaucoup de soin. Lui qui, en général, écrit une œuvre en quinze jours a pris plus de huit mois pour mettre celle-ci au point...

Mais cela n'empêche que nous ignorons encore quelles surprenantes transformations l'esprit de Jean Cocteau a bien pu faire subir à la plus belle histoire d'amour du moyen âge pour en faire un film à la mode de 1943...

Simone DUPONT DE TERVAGNE.

Dans le haut pays : indigènes guyanais pêchant du poisson dans une rivière.

de la rivière.



paye en nature. Voici un mineur qui vient de faire à la « cantine ».



Pour mettre au point son numéro de danse acrobatique MARCEL MOULINES, L'EX-CHAMPION DES 400 MÈTRES s'impose une préparation plus sévère que pour battre un record

Le music-hall, décidément, tente les sportifs. Après Jules Ladoumègue, qui débutait récemment avec succès dans un grand établissement des Boulevards, voici que Marcel Moulines, ancien champion et recordman de France d'athlétisme, sélectionné aux Jeux olympiques de Los Angeles, présente un numéro de danse acrobatique très remarquable.

Marcel Moulines eut une carrière sportive exceptionnelle. Il était un des plus sûrs éléments de l'équipe de France et il mit à son actif cinq victoires retentissantes contre l'Angleterre, contre l'Allemagne, contre la Finlande, contre l'Italie et contre le Japon. Il fut le premier coureur français à parcourir le 400 mètres en 48 secondes 2/10 et le 300 mètres en 34 secondes 4/10, temps qui furent longtemps des records inaccessibles.

On n'a pas oublié les incidents qui marquèrent sa disqualification en 1932, à une époque où la Fédération française d'athlétisme, saisie par une vague de puritanisme, s'évertuait à décourager ses meilleurs représentants internationaux. Mais cela est le passé... et Moulines a la sagesse de ne conserver que les bons souvenirs de sa carrière de champion.

Le mérite de Marcel Moulines est d'avoir apporté au cirque et au music-hall un « numéro » essentiellement sportif. L'ancien moniteur de Joinville Grip — athlète complet — a été l'initiateur de cette fameuse quadruple Grip qui a renouvelé la danse acrobatique depuis l'armistice. Avec Boillon, qui est lui aussi un sportif du bon cru puisqu'il fut champion de France interrégional des poids et haltères, et le solide Moulines, Grip a mis au point — avec la collaboration d'une charmante danseuse classique : Mlle Lydia — un gracieux numéro où la puissance des sportifs s'allie harmonieusement à la pureté des gestes et des lignes de la danseuse.

C'est au cirque Amar que nous

avons vu à l'entraînement la quadruple Grip. Juste devant la cage aux lions — comme le montre notre document photographique — nous avons assisté au travail de Marcel Moulines et de Mlle Lydia. Et l'ancien champion nous a expliqué :

— Sous la direction de notre ami Grip — qui fut un des plus remarquables éducateurs sportifs de l'école de Joinville — nous nous astreignons chaque jour à une culture physique intensive. C'est qu'il faut être toujours en bonne condition pour exécuter nos exercices minutieusement réglés. Je puis vous assurer que nous nous maintenons en forme — Grip, Boillon et moi — exactement comme si nous étions en pleine préparation de compétition. Seulement, jadis, je ne m'entraînais que pour la saison d'athlétisme, c'est-à-dire cinq ou six mois par an. Maintenant, c'est d'un bout de l'année à l'autre qu'il faut être prêt... Dommage que je n'aie pas songé à cela plus tôt. Car, avec ce travail intense que j'exécute chaque jour, je suis certain que j'aurais, il y a dix ans, amélioré encore mon record des 400 mètres...

Nous en avons profité pour demander encore à Moulines ce qu'il pensait des athlètes actuels. Il estime que Jean Lalanne ne pourra pas réussir cette année à battre le record de l'heure de Jean Bouin, « record qu'il ne faut pas comparer à celui des 10 kilomètres, qui ne fut battu que par raccroc par le grand champion marseillais ». Il croit, par contre, que Guy Lapointe et Marcel Hansenne inscriront leur nom aux tablettes des records du saut en hau-

teur et des 800 mètres. Pour le 400 mètres — qui fut la spécialité de Moulines coureur — il ne voit que Dolléans capable de disputer avec

succès des matches internationaux. Selon lui, Raymond Marcillac a « sa carrière derrière lui ».

Robert PERRIER.

Ph. « Actu » et Gendré (V. 79.370 à 81 et P.W. 45.924 à 28).



IRÈNE DE TRÉBERT

veut devenir
**I'ANNY
ONDRA**
du
**cinéma
français**



Ph. Harcourt et l'« Auto » (V. 72.691 et 93.)

Deux mois après la naissance de son fils, Irène de Trébert vient de repa-
raître sur une scène de music-hall... dans un numéro endiablé, plus
jeune que jamais...

Irène de Trébert a le caractère d'une grande enfant... Elle donne
l'impression de jouer à la maman, comme à l'âge de six ans... Une éter-
nelle jeunesse ! Et pourtant, à six ans, Irène était la moins enfant des
enfants... Jamais elle ne jouait, ni avec ses poupées, ni avec ses petites
camarades...

A quatre ans, elle était petit rat
à l'Opéra... et dansait en « étoile »
sur la scène du Petit-Monde...

Bientôt l'occasion allait lui être
donnée de débiter au théâtre... comme
comédienne...

Car notre brillante vedette du mu-
sic-hall cache une comédienne que
le cinéma n'a pas découverte comme
on l'aurait espéré et qui nous ré-
serve, pour demain, des surprises...

On devait donc, à cette époque,
monter « Phénix », au théâtre du
Gymnase... L'auteur cherchait une
petite fille âgée d'environ cinq ans...

Elle joua ainsi, un an, aux côtés de
Gaby Morlay.

Puis, enfant prodige, Irène de
Trébert, à six ans, improvisait des
dances sur la scène du Gaumont-
Palace...

Plus tard, elle fut engagée en
Amérique, au French Casino, à

New-York. Elle y resta trois ans...
Irène de Trébert, que l'on voit si
tourbillonnante et gaie à la ville,
cache une âme mélancolique... Elle
a ses heures de spleen... comme les
grands comiques.

Mais elle se rattrape quand elle se
trouve sur un stade... C'est une
grande sportive qui ne ménage pas
ses efforts...

Pendant la guerre, elle s'engagea
dans la section automobile des Fem-
mes françaises et passa son permis
de conduire des camions lourds. Elle
resta deux ans à ce service.

Le grand rêve d'Irène de Trébert
est de faire du cinéma. Elle voudrait
être une Arny Ondra du cinéma
français...

Pourquoi pas ?... Et qu'en pensent
messieurs les producteurs ?
Gérard FRANCE.

BAGATELLE

Jacqueline Fontange et Roger Nicolas

20, RUE DE CLICHY - OUVERT TOUTE LA NUIT - TRI. 79.33

L'ESPOIR ROUTIER N° 1 DANGUILLAUME

fut déjà le rival d'Emile Idée dans les rangs des amateurs

Nous étions en octobre 1942.
Chasseur alpin à Chambéry,
Camille Danguillaume était venu
nous faire ses adieux, tout heu-
reux d'aller retrouver les siens, ins-
taillés en Touraine.

— Je suis ennuyé sans doute de
quitter mon excellent équipier Bou-
vet et mon président, M. Rabaud, si
gentil pour moi, mais, à part ça,
vous voyez un homme heureux. Je
suis certain maintenant d'avoir re-
trouvé une condition brillante mal-
gré le régime de la caserne. Aussi,
je n'hésiterai pas à passer profession-
nel l'an prochain...

Deuxième Français de Paris-Rou-
baix, Camille Danguillaume, en bon
Breton du Finistère, a tenu parole...
et de la meilleure manière. C'est au-
jourd'hui l'Espoir n° 1 de la saison
sur route... l'un de ceux qui donne-
ront peut-être le plus de fil à retor-
dre à Emile Idée au cours des pro-
chaines épreuves.

UN JOUR, DANGUILLAUME
BATTIT IDÉE

Ce que l'on ignore généralement
d'ailleurs, c'est que les deux hom-

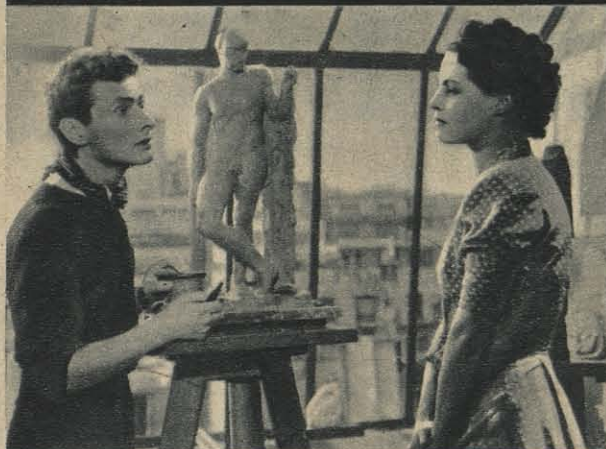
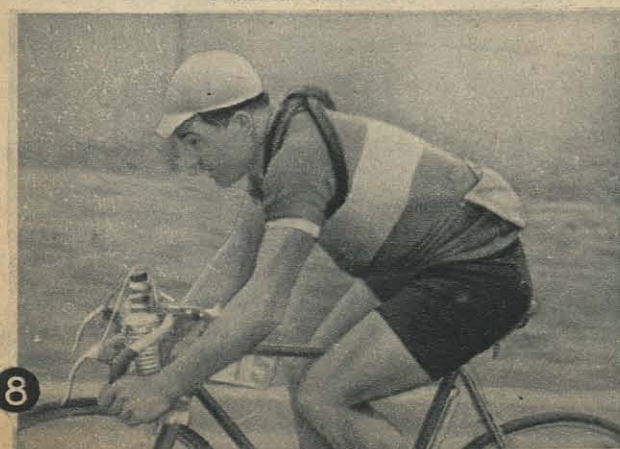
mes, le champion et l'espoir, furent
déjà de grands rivaux dans les rangs
amateurs au cours de la saison 1938-
1939.

Un jour même, Camille Danguil-
laume battit Emile Idée. Il ne ter-
minait que deuxième d'un Paris-Alen-
çon, derrière Blum, mais devant son
glorieux rival. Aurait-on pensé alors
retrouver quatre ans plus tard ces
trois hommes parmi les meilleurs
routiers français ?

Il existe d'ailleurs, entre Emile
Idée et Camille Danguillaume, quel-
ques points communs à côté de nom-
breuses dissimilitudes.

Danguillaume est lui aussi un rou-
tier campagnard du type loud —
ou sens propre s'entend — puissant...
Nous l'avons vu grimper fort bien
des côtes difficiles. Il est peut-être
moins batailleur, moins énergique.
Les deux hommes sont enfin parmi
les plus rapides de nos routiers. Nous
l'avons vu à Marseille à l'arrivée du
Grand Prix de Provence où, par une
petite longueur, Emile Idée régla son
jeune rival, fort capable de prendre
sa revanche à la première occasion.
P. M.

Danguillaume en plein effort.



Dans l'atelier du jeune sculpteur: Jean-Louis Barrault et Gaby Andreu.

LES L'ANGE

nous révèle
la jeunesse

Le conflit se noue, se développe
et se dénoue tout entier au quartier
Latin, dans ce creuset où l'élabora
la France de demain et de tousjours.
C'est un beau cadre et une belle ma-
nière. Lorsqu'on vous y a promené,
jusqu'ici, on vous a montré — com-
me par hasard — un visage déformé,
dans lequel « le d'Harcourt » et
feu « le Vachette » jouaient un
rôle prépondérant. Piliers de cafés
et piles de soucoupes, étudiants de
seizième année, godelureaux través-
tes en élèves des Beaux-Arts pour
mieux faire le siège d'une jeune
fille, tout un bouillonnement de pa-
cotte, un pittoresque facile et faux,
voilà ce qu'on vous a présenté.

A cela je dis : non ! S'il y a
des étudiants qui ont comme par-
tout la vie facile, il y en a d'autres
qui souffrent, et durement ; qui
peinent et qui luttent pour prépa-
rer l'avenir ; chez qui l'entraide
est chose toute naturelle ; chez qui
la fraternité n'est pas un vain mot ;
chez qui le courage pour affronter
la vie est une nécessité que l'on ac-
cepte sans pleurnicher.

Cela ne les empêche pas d'ail-
leurs de rire, de « chahuter », d'ai-
mer... Ils ont vingt ans. Mais que
surge une heure grave, une dou-
leur comme celle que nous venons
de vivre... Alors, il est beau de se
pencher sur une âme de vingt ans.

C'est ce que j'ai fait.
Ainsi, sous les dehors roman-
sques de cette aventure, *L'Ange de
la nuit* a l'ambition de nous révéler
le vrai visage de la jeunesse estu-
diantine, c'est-à-dire de la France
de demain. On conçoit que la tâche
ait été lourde et que chacun des
animateurs ait eu le souci d'y ap-
porter toute sa foi et sa bonne volon-
té...

Quand on tourne en équipe...

Deux parties s'équilibrent et se
répondent dans *L'Ange de la nuit* :
le temps des rires et celui des dou-
leurs. Mais toujours l'émotion y
passe.

La destinée de Jacques Martin,
jeune sculpteur que la guerre pri-
vera de la vue, sans doute est-elle
amère pour un être qui voulait ex-
primer l'image des formes dont il
était obsédé. Le sculpteur aveugle
pourra-t-il modeler par son souve-
nir, par le contact de ses mains

que le métier nourrissait son hom-
me...

Ce sera ce même Yves Furet qui
donnera à Michèle Alfa le moyen,
à elle aussi, de gagner sa vie. Il
l'introduit auprès du patron du bar
où lui-même est groom et bientôt
la jeune étudiante deviendra mar-
chande de fleurs.

Un auteur parle de son sujet

Mais il y a, vous le pensez, d'au-
tres soucis dans la vie de jeunes
êtres ! L'amour passe avant les in-
quiétudes pécuniaires. Geneviève
répondra-t-elle à l'amour de Bob ?
Jacques continuera-t-il à supporter
les éclats de Simone ? Rivalités, dé-
boires sentimentaux, petites intri-
gues... Et puis tout à coup, la vie
passe emportant ces êtres au hasard
des événements, la guerre vient, sé-
parant les couples, apportant ici le
malheur, là la misère ou la solitude,
à quoi pourtant l'on saura faire face.

Tel est le ton général du film que
André Berthomieu a réalisé, d'après
une pièce inédite de Marcel Las-
seaux, avec une équipe de jeunes ac-
teurs de talent : Jean-Louis Barrault,
Michèle Alfa, Henri Vidal, Gaby
Andreu, Yves Furet, beaucoup d'au-
tres de moins de vingt ans et enfin
le bon Larquey, le vétéran de la
troupe dans le rôle du propriétaire
du restaurant.

En montrant à l'écran cette jeu-
nesse française de nos jours, l'au-
teur a voulu faire œuvre vivante,
mais surtout œuvre vraie. Il s'en
est expliqué avec beaucoup de pré-
cision :

— J'ai pris quelques échantillons
de Français, nous a-t-il expliqué,
non pas « Français moyens » dans
ce que cette expression, dont la for-
tune m'étonne, a de platement médio-
cre, mais des gens tout simples, com-
me vous et moi, en soulignant leurs
mérites et sans escamoter leurs faib-
lesses, parce qu'en faire des paragon-
sages de vertus, ça non plus ce ne
serait pas vrai. Et avant tout j'ai
essayé de « faire vrai ».

Geneviève est devenue « l'ange
de la nuit »...

Au « Club de
la Vache en-
ragée », Yves
Furet est les
copains...



Tant que la bonne humeur gar-
dera ses droits, tout ne sera pas
perdu dans le pays de France...
disait à peu près je ne sais quel
perspicace observateur ! Cette vérité se
justifie à tous moments mais surtout
quand les événements ne semblent
guère de nature à engendrer un fa-
cile optimisme. Et c'est alors qu'il
faut aller chercher la gaieté à sa
source. Cette source, c'est la jeu-
nesse...

On a beau lui présenter l'avenir
sous les dehors les plus sombres, lui
offrir un présent sans grand récon-
fort, la jeunesse regarde et sourit.
Elle s'accommode de tout et fait son
bien des plus pauvres matières. Les
étudiants sont le symbole de cette
jeunesse parisienne plus sensible
qu'aucune autre. Au temps de Mur-
ger déjà, les bohèmes unissaient gaie-
ment leur impécuniosité chroni-
que et leurs ambitions démesurées.
Les noms, les modes ont changé. Le
rapin et la grisette ont fait place au
quat'z'art, à la midinette, mais leur
esprit est demeuré le même. On re-
trouve, cachées sous la gaieté de ces
jeunes, la même sensibilité, la même
émotion, la même amitié quand il
s'agit de secourir un camarade ou de
faire acte de générosité.

Au club de la « Vache enragée... »

Même quand on a vingt ans, il est
dur de vivre d'amour et d'eau fraî-
che ! Ceux qui, avant guerre déjà,
fréquentaient nos universités le sa-
vaient bien. Les maigres subsides
qu'un papa lointain dont les rentes
baisaient à vue d'œil vous envoient à
chaque fin de mois, ce n'est pas assez
pour payer les inscriptions aux
cours et faire, sur le bouill'Mich', fi-
gure honorable. Alors peu à peu une
mode s'est répandue parmi cette jeu-
nesse studieuse et gaie : celle d'em-
ployer une part de ses loisirs à quel-
que besogne rémunératrice et nulle-
ment déshonorante. L'un devient la-
veur de voitures, l'autre groom ou
chasseur, une telle ouvreuse dans un
cinéma et une autre, préposée au
vestiaire... On choisit, bien entendu,
des professions nocturnes pour gar-
der pendant le jour la liberté d'étu-
dier et parfois de rêver... Et ainsi,
les étudiants ont pu faire face aux
problèmes de l'heure sans pour cela
prendre mine morose ni renoncer à
leur enthousiasme !

Tel est l'esprit qui préside au
« club de la vache enragée » fondé
par un groupe d'étudiants pour ve-
nir en aide à ses membres. Le fon-
dateur est un jeune sculpteur, Jac-
ques Martin ; le propriétaire de la
« boîte » : le brave Heurteloup et
les membres : toute la foule des étu-
diants unis dans leur bonne solida-
rité...

Ce « club de la vache enragée » ce
n'est pourtant pas au quartier Latin
que nous l'avons trouvé, mais à vrai
dire, le plateau des studios ressem-
blait diablement ce jour-là à quelque
cercle estudiantin. L. Rires et chahut
s'y donnaient libre cours. Des étu-
diants s'étaient joints aux figurants,
mais les acteurs eux-mêmes en au-
raient remontre à leur camarades.
Jean-Louis Barrault se souvenait du
temps où il était, lui aussi, étudiant
des Beaux-Arts et rêvait de pein-
tre sans deviner qu'il finirait ac-
teur après avoir été pion au lycée.
Henri Vidal prenait son rôle au sé-
rieux et Yves Furet, le jeune ar-
tiste du Français, évoque encore,
avec le sourire, les bons jours pas-
sés au studio dans cette ambiance
estudiantine si sympathique...

« Comme nous avions, dit-il, plu-
sieurs scènes dans la cantine du fa-
meux club et qu'au studio les répé-
titions sont nombreuses avant d'ar-
river à un résultat, nous avons
mangé pendant trois jours, des
pommes de terre et des carottes,
du matin au crépuscule. La pauvre
Michèle Alfa qui devait témoigner
d'une faim... photographique, fut la
plus favorisée... Mais d'une façon
générale on put dire ces jours-là

FILMS

DE LA NUIT

le vrai visage de
estudiantine

seules, tout ce qui, autour de lui, a perdu sa réalité ?

Drame de l'art qu'une tendresse féminine permettra de résoudre. La nuit où l'artiste est plongé sera traversée par un ange. Devant cette pitié, qui sera aussi de l'amour, toutes les rivalités passées s'effacent...

Jean-Louis Barrault incarne le sculpteur Jacques Martin. Depuis son prodigieux succès dans la *Symphonie fantastique* où il fut un saisisant Berlioz, Jean-Louis Barrault, n'avait rien tourné. Il n'est pas de ceux qui acceptent d'importe quel rôle. Il veut étudier chacune de ses créations, la sentir, et c'est alors seulement qu'il s'incorpore à son héros. Aucun de ses nombreux rôles ne fut indifférent. Cette fois, pourtant, avec le personnage si humain de Jacques, il semble que J.-L. Barrault se soit dévoué davantage encore. Il n'a plus là ce jeu parfois un peu tendu qu'exigeaient des rôles romantiques. Il y est plus ému-

vant encore, parce qu'on le sent plus près de nous.

L'ange de la nuit, c'est Michèle Alfa, blonde, discrète, sensible et qui offre un si plaisant contraste avec la brune Gaby Andreu dans le rôle de Simone, l'amie de jeunesse de Jacques.

Henri Vidal s'acquitte avec bonheur d'un rôle extrêmement délicat. Yves Furet est le bonte-en-train, la note gaie du film, tandis que Larquey incarne la bonhomie dans le personnage de Heurteloup. Et comment ne pas citer toute cette équipe de jeunes acteurs qui a le grand mérite d'avoir joué sans pédanterie, sans « chiqué », l'émouvante aventure de quelques jeunes, dans le dur temps que nous vivons : Manuel Gary, Albert Morys, René Fluet, Lydie Vallois, Lynette Quers, Solange Delporte, Anne Iribé, Milla Delphie, tant d'autres, qui n'ont eu qu'un cœur et qu'un but : être vraiment leurs personnages.

Jean DORVANNE.

(Ph. Pathé-Cinéma, V. 72.382 à 87.)

Michèle Alfa et Henri Vidal dans une scène émouvante.

Jacques saura-t-il modeler la forme de ce visage ?

Bob, maintenant, demande des explications.



LE VETO

Instinctivement, je m'étais rapproché du veto, comme par discrétion, puisque ni lui ni moi n'avions, étant affectés ailleurs, eu notre rôle dans les grandes heures évoquées. Là-dessus, on alla s'occuper de la table, et de la cave.

L'aube du lendemain fut sévère. On avait amené les échelles. Un petit gars de vingt ans palissait d'orgueil et de conscience sublimée parce qu'on le nommait caporal sur place, l'ayant jugé digne d'entraîner une escouade. Un clairon polissait son cuivre avec sa manche. Canne à la main, devant tous, le commandant fumait avec gourmandise une affreuse pipe d'écume à tête de femme. Quand parut le veto que l'on n'attendait pas.

Le veto ! On ouvrait de grands yeux à la vue de ce rustique barbu, poète ou philosophe de cambrouze, de ce vétérinaire, médecin des « ânes », et qui s'avancait, n'ayant pour arme, pas même une canne comme celle du vieux, rien qu'un gros gourdin sculpté au couteau, ou vrage de trouffion inspiré. Le commandant éclata : « Ah ! ça, veto, qu'est-ce que vous venez à... ici ? »

Lors le veto se métamorphosa. Un impeccable garde-à-vous le figeait en façon de statue du devoir militaire, il répondit, sautant : « Mon commandant, j'ai servi dans la cavalerie. Je suis vétérinaire et, comme tel, je ne suis pas couvert par la Croix-Rouge. Dans la cavalerie, à l'instinct de charger, le vétérinaire, qui est un soldat, rejoint le colo-el. On m'a muté fantassin... Je viens charger à vos côtés, mon commandant. »

Il chargea. L'att... fut splendide. Le général sut consoler les survivants de la perte de bons copains en ayant la finesse de dicter à son scribouillard un ordre du jour dont il faut retenir : « Les clairons ont sonné comme à l'exercice. »

Le veto !... Un paysan ?... Socrate ?... Un soigneur de bestiaux... qui avait une si jolte et si fière façon de se rappeler le temps qu'il figurait, jeune et gracieux peut-être, parmi les fringants hussards !

quatre vers, un jour que je l'embêtai à mon tour avec cette sacrée ressemblance ; quatre vers cueillis aux pages les moins frappées de malédiction, quatre vers qui, au contraire, l'avaient dû séduire par leur charme de nature :

Avant que tu ne t'en ailles,
Pâle étoile du matin,
Mille callies
Chantent, chantant dans le thym...

Nous en restâmes là. Il savait que c'est à un grand poète qu'il ressemblait, et comme il n'était pas fier, ça lui paraissait plutôt comique. J'eus l'occasion d'apprendre qu'il connaissait mieux Socrate...

Je ne vous ai pas encore dit quel fut mon étonnement de trouver un vétérinaire au bataillon de chasseurs où je venais d'être muté, sortant du régiment de ligne qui m'avait accordé mon premier galon. Le veto, lui, n'était pas tout à fait officier, bien que vivant, à la popote de l'échelon, avec des trois et des deux ficelles du

NOUVELLE INÉDITE D'ANDRÉ SALMON

service de santé, ceux de notre bataillon et de l'un des régiments avec lesquels nous faisions brigade. Sa manche ne s'ornait que d'un galon d'adjudant. Il n'avait que le titre de vétérinaire auxiliaire, bien qu'il fût un as dans sa partie. Ce qu'il fichait un as dans sa partie. Ce qu'il fichait un as dans sa partie. Ce qu'il fichait un as dans sa partie.

Bien entendu, le veto ne montait jamais en ligne où l'on n'avait pas besoin de lui. C'était un sujet d'amères plaisanteries. Je me souviens d'un fait, à la suite de je ne sais quelles circonstances, questions de service ou jeu des permissions, il ne se trouvait plus, momentanément, à l'échelon qu'un petit aide-major, très gentil, médecin pour dames du neuvième arrondissement. L'ordre vint, c'était un dimanche, de vacciner tous les hommes en ligne. L'ennuyé, c'est que ceux d'en face se mirent à taper sur les tranchées, tant que « ça tombait comme à Gravelotte », selon une expression que nous avait mise en tête le veto, lequel la tenait de feu son père. Ça fit dire au petit major bien gentil : « Quand même, si j'écope là-haut, c'est dur de penser que je n'aurai pour me soigner rien qu'un vétérinaire ». A quel veto répondit tranquillement : « Tu ne serais pas le premier chrétien que j'aurais tiré de l'enfer, entre une vache qui vèle et de la barbaque à saisir sur le marché. »

Sacré veto ! Quand le bataillon quitta, pour en aller tater ailleurs, les boues dans lesquelles il mijotait depuis pas mal de mois, tous les gars de l'échelon, gradés ou non, que leur fonction dispensait de monter en ligne voulurent avant la relève, aller, en se défilant, peser de leurs yeux ronds la tragique valeur de certain ouvrage en Z célèbre dans toute la division pour les coups durs qui nous avaient coûté pas mal de monde. Le veto, seul, s'abstint résolument. Ça fit mauvais effet, et à moi-même, je ne vous le cache pas.

On fut enfin dans un secteur de gloire. Un matin, le commandant, tirant sur son bouc, il le portait selon la tradition du corps, et pour l'exemple, nous confia : « Messieurs, vous n'avez encore rien vu. Demain, je crois que ce sera très bien. Considérez cette jolie ferme sur la hauteur. Il nous la faut. A d'autres, d'autres objectifs. L'attaque est générale sur deux secteurs. Bref, c'est ça qu'on nomme une offensive. Il y aura du dégât. Vous ferez honneur à votre vieux fanion enfin engagé dans une bataille digne de ce nom et digne de lui ; un plaisir que nous n'avions pas connu depuis la guerre de mouvement, aux premiers jours. »

On en parla de ces premiers jours.

CHATEAU
BAGATELLE
20, rue de Cligny. Tél. 79-33
Le CABARET le plus somptueux de Paris
Dîners, soupers : de 21 h. à l'aube
Nouveau programme sensationnel.
(fermé le dimanche.)

2 LIVRES PAR Albert Rouilhac

LE KEPI par COLETTE

Un roman, des nouvelles... qu'im-
porte, pourvu que cela soit du Colette,
pourvu que cela soit le style Colette,
bondissant, lumineux, odorant, savou-
reux !

Lire du Colette, ce n'est pas lire
une histoire, c'est respirer la nature
entière, le parfum des fleurs sauva-
ges et celui des jeunes filles, c'est
écouter le bruit des sources fraîches et
guetter la chute d'un fruit mûr, c'est
hummer la bonne odeur d'un plat de
cèpes ou celle d'une tasse de thé un
jour de pluie. Lorsqu'on en a terminé avec
un livre de cette magicienne, on a
l'impression d'être repu, repu de tout
ce que la vie offre de clair et d'enlir-
vant, gorgé de sensations visuelles,
tactiles, gustatives, olfactives. Colette,
c'est de la vraie poésie parce que c'est
de la poésie sans littérature, de la poé-
sie enracinée au plus profond du sol.

Or, il y a tout cela et même quel-
ques petites âmes légères en plus dans
« Le Képi ». Que voulez-vous de
mieux ?

(Fayard.)

L'ETOILE DE SANG par Georges SONNIER

Ces notes retrouvées d'un combat-
tant différent de toutes celles publiées
jusqu'alors en ce qu'elles ne sont pas
spécialement un témoignage sur la
guerre 1939-40, mais sur la guerre
dans ce qu'elle a d'immuable, d'éter-
nel.

Comme beaucoup de ses camarades,
le sous-lieutenant Michel Lentier est
parti pour cette croisade inutile de-
pourvu de foi, mais non de courage.
Du courage, on en a toujours quand on
a vingt-trois ans et une âme bien trem-
pée. Michel Lentier a donc héroïque-
ment combattu, toujours aux endroits
les plus dangereux et au poste, délicat
entre tous, de chef de section dans
l'infanterie.

Mais le combat le plus héroïque qu'il
a livré, c'est encore le combat contre
lui-même, combat pour sauvegarder un
difficile équilibre entre ses devoirs de
guerrier et une irréductible humanité,
combat pour vaincre la résistance d'une
chair non préparée à vivre « dange-
reusement ».

« L'Etoile de sang » dépasse ainsi de
beaucoup la portée des habituels car-
nets de route. Tout ce que la culture
et la méditation y ajoutent, sans trop
l'alourdir, en font une somme d'expé-
rience tragique acquise par une généra-
tion désarmée.

(Albin Michel)



LES GARNITURES DE LINGERIE



1. Gilet en écarlate de laine blanche brodée de points de croix rouges et bleus, et guimpe en mousseline rose-thé garnie de volants et d'une cravate, pour accompagner une robe de lainage sombre. — 2. Blouse en foulard beige à points rouges, portée avec une robe à bretelles bordeaux.

Il n'est pas question, pour l'instant, de remplacer par une autre la robe de l'an dernier déjà fatiguée par l'usage et qui aurait bien besoin d'une transformation.

Un peu sombre, un peu triste, elle est suspendue au portemanteau, dans l'armoire, et sa propriétaire ne se décide pas à la mettre. Il faudrait pourtant peu de chose pour l'accorder à l'éclat des beaux jours revenus. Une note claire suffirait sans doute à la rendre méconnaissable, nouvelle et joyeuse.

Essayons :

Une robe en lainage foncé peut s'ouvrir en revers sur un gilet clair ; si le tissu manque pour tailler les revers, on peut raccourcir les manches longues et se servir des morceaux ainsi obtenus (1).

DONNENT AUX ROBES UNE NOUVELLE JEUNESSE



Une robe en crêpe de laine ou de rayonne peut être débarrassée de ses emmanchures et de son encolure défraîchies pour se transformer en robe à bretelles ; on la complète par un jeu de blouses légères faites elles-mêmes dans les bons morceaux d'anciennes robes claires ou imprimées (2).

Quant à la classique robe de crêpe noir, chère aux Parisiennes et si facile à mettre, elle devient multiple et ses aspects sont variés à l'infini par la simple addition de nœuds, de cravates ou de cols taillés dans de minuscules métrages d'organdi ou de linon.

J. B.



3. Cravate en linon de fil blanc, bordée de valenciennes et travaillée de nervures à la main, et col en organdi bordé de tuyautés complétant une robe en crêpe noir.

MADAME EST LÀ

SOUS LA DIRECTION DE JEANNE BERNARDIN

UNE NOUVELLE CARRIÈRE FÉMININE AIDE MATERNELLE

vit ; elles ont chacune la responsabilité d'un petit jardin d'enfants, prenant soin de ses affaires, le faisant jouer et travailler. Elles ont ainsi de vraies charges, un travail vivant et apprennent, sans qu'on ait besoin de leur en parler, ce que sont les responsabilités et l'amour du travail.

Le cycle des études et des stages dure un an et se divise de la façon suivante :

TROIS MOIS À LA MAISON pendant lesquels elles apprennent à exécuter les travaux ménagers (ménage, cuisine, lessive, repassage) avec soin, vitesse, initiative et goût. Deux heures par semaine sont consacrées au cours théorique d'enseignement ménager.

TROIS MOIS À LA POUPONNIÈRE où les berceuses apprennent à soigner les bébés, à les changer, à les baigner, à faire et à donner les biberons et les bouillies. A tour de rôle, elles apprennent, de façon pratique, la diététique des nourrissons. Ce stage exige d'elles beaucoup de soin et de conscience.

TROIS MOIS AU JARDIN D'ENFANTS. Les aides maternelles s'occupent des petits du jardin d'enfants. Ce qui exige d'elles, en plus des soins matériels, la fermeté, la patience, la compréhension et toutes les qualités pédagogiques auxquelles tant de femmes sont si peu préparées. Pour les guider, elles ont une jardinière diplômée qui les réunit une fois par semaine pour un cercle de pédagogie.

TROIS MOIS sont consacrés à des stages extérieurs : dans une pouponnière ou un jardin d'enfants et au moins un mois dans une famille. Cela permet à l'aide maternelle de s'orienter à sa sortie du centre et lui apprend à faire, dans un cadre souvent moins attrayant, les besognes qui, même dures, lui paraissent aisées dans l'ambiance joyeuse du centre.

Elles n'y sont pas payées, car elles ne doivent pas faire du salaire le seul but de leur métier, et pour leur donner l'occasion d'expérimenter que le seul fait de rendre service est, par lui-même, agréable. Cela permet aux familles qui les emploient de les considérer, non comme des nurses ni des domestiques, mais comme les aides qu'elles sont avant tout.

À la fin de leur année d'études, elles passent un examen. Pendant huit jours, elles sont constamment observées et notées sur leur tenue et leur façon de travailler. L'examen écrit, oral et pratique porte sur les trois branches : enseignement ménager, puériculture, jardin d'enfants. Il est tenu compte dans le résultat de l'examen des notes mensuelles de stage au cours de l'année.

L'examen, s'il est satisfaisant, donne lieu à la délivrance du diplôme d'aide maternelle. Les équipières sont immédiatement pourvues d'un emploi. Les offres sont de dix fois supérieures aux demandes.

Une carrière toute neuve s'offre donc à celles qui se sentiraient la vocation d'aide maternelle. Et quelle femme serait insensible à ce métier essentiellement féminin ?

MICHELLE NICOLAI.

Du corps de ballet de l'Opéra à la vie provinciale APRÈS UNE MAGNIFIQUE CARRIÈRE DE DANSEUSE CLEO DE MERODE A VOULU VIVRE AU MILIEU DES CHAMPS

Pendant bien des années, Cléo de Mérode a régné sur Paris. Sa coiffure en bandeaux, ses chapeaux, ses robes fixaient la mode. Il n'était question que de son talent à la scène et de son élégance à la ville. Qu'est devenue cette étoile de la vie parisienne ? Notre collaborateur Gaston Derys, qui la connaît et l'admire, nous le dit :

Le nom de Cléo de Mérode est illustré dans la chorégraphie. Ses triomphes à l'Opéra, à l'Opéra-Comique, en Amérique, à Berlin, à Londres, en Suède, en Espagne, en Italie, demeurent dans la mémoire de tous ceux qui s'intéressent à la danse.

Comme Ninon de Lenclos, qui sut garder une éternelle jeunesse, Cléo de Mérode offre l'apparence d'une invincible jeunesse, sveltesse de ligne, le profil toujours pur et délicat.

Depuis le début des hostilités, elle s'est retirée dans une jolie petite ville du Centre sur les bords de la Creuse, où elle mène une vie campagnarde.

Certes, elle prête son concours à toutes les manifestations organisées au profit des prisonniers et du Secours National. Elle régle des danses et des petits ballets pour les élèves d'une École primaire supérieure. Elle établit la mise en scène des pièces qu'on



y monte, car Cléo de Mérode a été aussi une excellente comédienne.

Elle pratique la marche et fait de grandes randonnées dans ces belles campagnes du Berry qu'elle adore.

Pendant l'été elle accompagne les cultivateurs aux champs. Elle participe à leurs travaux, en plein soleil. Cette douce fatigue lui procure de grandes joies.

Enfin, elle n'oublie pas ses amies de Paris et leur envoie, chaque fois qu'elle le peut, un colis de ravitaillement.

Quand le mauvais temps la retient au logis, elle écrit ses souvenirs d'une vie bien remplie. Elle a beaucoup voyagé à travers le monde, elle a beaucoup observé et beaucoup retenu.

Cléo de Mérode, la prestigieuse Cléo de Mérode, amie des champs et des bois, voilà une métamorphose à laquelle on ne s'attendait guère...
GASTON DERYS.

L'AQUARIUM

VIVANTE PARURE DE LA MAISON

Ces bijoux vivants que sont les poissons rouges — ne dirait-on pas de petites flammes qui dansent dans l'eau ? — sont l'ornement du logis, un sujet d'observation, une joie pour les yeux. On peut constituer un aquarium à peu de frais.

ETABLISSEMENT D'UN AQUARIUM

Au fond de l'aquarium, boule ou bac rectangulaire, mettez une couche de sable, de rivière de préférence, ajoutez quelques cailloux, des coquilles, et surtout, chose indispensable à la vie des poissons, disposez quelques plantes aquatiques que vous recueillerez au bord de l'eau : lentilles d'eau qui se multiplient rapidement, écloce, potamogeton, toutes plantes communes.

L'aquarium construit, il s'agit de le peupler. Les poissons rouges ou cyprins dorés sont les plus connus. Les poissons exotiques sont bien jolis, mais fragiles et fort chers. On peut aussi mettre tout simplement des épinosches, qui déposent leurs œufs dans une sorte de nid, des perches, des vairons, dont les mâles, à certaines époques, revêtent de magnifiques couleurs.

Nourriture. — Le plus simple est d'utiliser les poudres spéciales vendues chez les marchands. Il faut bien se garder de donner de la nourriture en excès. Quelques vers de vase ou de mousse à l'occasion. Quant au pain,

il a plus d'inconvénient que d'utilité, car il se corrompt rapidement.

Emplacement. — L'aquarium doit être placé de manière à n'être ni à proximité des appareils de chauffage en hiver, ni exposé à une fenêtre trop ensoleillée en été. Une fenêtre au nord est le meilleur emplacement. Si c'est impossible, il faut protéger, en été, l'aquarium des rayons du soleil par un écran.

Entretien et nettoyage. — Il faut enlever fréquemment les débris qui s'accumulent au fond, frotter les parois intérieures avec une petite éponge pour enlever la couche d'algues qui s'y dépose. L'eau doit être renouvelée tous les deux ou trois jours, en partie seulement. Il convient d'opérer très doucement. L'eau remisée doit être à la même température que celle qui est enlevée. Les brusques variations de température sont en effet néfastes aux poissons.

L'aquarium fuit. — Il faut alors boucher la fissure avec un mastic. On peut par exemple mélanger 20 grs de chaux vive, 10 grs de minium et quelques gouttes de blanc d'œuf.

Une autre composition consiste en 15 grs de goudron, 3 grs de soufre et 4 grs de litharge.

Ou bien encore une partie de litharge pour 10 parties de brique pilée. Mélanger avec un peu d'huile de lin.

Comment VOUS COIFFEREZ-VOUS CET ÉTÉ ?

Le chignon qui accompagnait si bien les précieuses parures de l'hiver semble trop appâté aux jeunes femmes sportives qui profitent de la belle saison pour enfourcher leur bicyclette ou se baigner en rivière. Elles préfèrent les boucles libres et flottantes. Dans les coiffures nouvelles, des mèches travaillées forment des coques en hauteur au-dessus du front, tandis que le reste de la chevelure retombe, garni d'un nœud et souvent étoffé par un postiche qui augmente le volume.

Coiffure de Pierre, 3, faubourg Saint-Honoré.



A.B.

ICI PITCHÉ par Alex



— ET POUR LE RAVITAILLEMENT, QUOI DE NOUVEAU ?

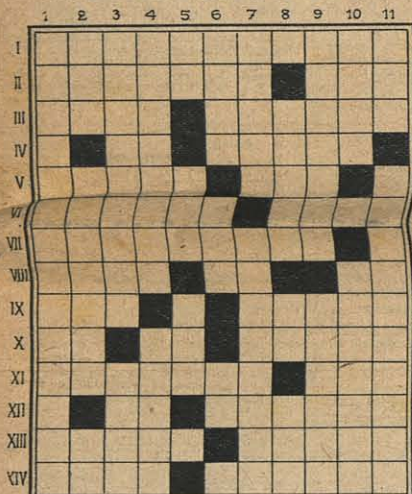
— C'EST TITINE QUI M'A REQUIS...

— LES DANGERS DE LA CIRCULATION VIENNENT D'EN HAUT !...

— BON APPETIT ?... REPE-TEZ-LE !...

LES JEUX sont faits

MOTS CROISÉS



PROBLEME N° 53

HORIZONTALEMENT. — 1. Pleine d'attachement. — II. Utile ; On le voit à l'opéra. — III. Dont on n'a pas à craindre les intempérances verbales ; il empêche l'asphyxie en cas de croup. — IV. Pour l'ouvrier ou pour le jeu ; Bois précieux. — V. Vide absolu ; D'une seule teinte. — VI. Evite une répétition ; En outre. — VII. Qui se rapporte à la conservation de la santé. — VIII. Considérablement ; préfixe privatif ; pronom personnel. — IX. Peigne de tisserand ; Bien lisse et brillant. — X. Article ; Singe ; Savant français du siècle dernier. — XI. Ses fleurs donnent des infusions ; Pic des Pyrénées. — XII. Préfixe ; Selon son type son chant peut charmer ou avertir d'un danger. — XIII. Saurien qu'on prendrait pour un serpent ; Démuni. — XIV. Foule ; Heureuses.

VERTICALEMENT. — 1. Est toujours tatillon. — 2. Défunt ; Disloqué ; A un tout petit lit. — 3. Foies de jeunesse ; Produit volcanique. — 4. Compris ; Est souvent bordée d'arbres. — 5. Adverbe ; Fleuve côtier ; oiseau voleur. — 6. Chef ; Arbre ; Coutures. — 7. Vautour d'Amérique ; Infirme. — 8. Remercier du fond du cœur ; Terminaison infinitive ; Roue à gorge d'une poulie. — 9. Sel d'un métal rare ; Sont furieux. — 10. Raisonnable ; Naïve. — 11. La belle saison ; Perfectionnée.

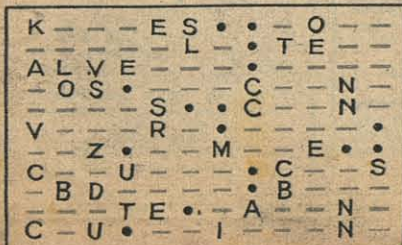
SOLUTION DU PROBLEME N° 52

Horizontalement. — I. Grogne ; Lee. — II. Ane ; Ionien. — III. Rôle ; Traca. — IV. Anis ; Ara. — V. Gin ; Pré. — VI. Ion ; Ambre. — VII. Situation. — VIII. Tôt ; Rosiers. — IX. Energies ; Io. — X. Suer ; Eder. — XI. Po ; Inès ; Onc. — XII. Liant ; Emu. — XIII. Asie ; Amical. — XIV. Tesson ; Sène.

Verticalement. — 1. Gargiste ; Plat. — 2. Inanition ; Oise. — 3. Gélinothès ; Als. — 4. Es ; Nu ; Ruines. — 5. Gis ; Argent. — 6. No ; Araolite ; An. — 7. Entremise ; Sem. — 8. Ira ; Boisé ; Mis. — 9. Lés ; Orné ; Douce. — 10. Encore ; Rien ; An. — 11. Esau ; Enroulé.

LES MOTS INACHEVES

Ces mots qui se rapportent tous à un même sujet (le corps humain) sont séparés par un ou plusieurs points. Il s'agit de les achever en sachant que les tirets placés immédiatement les uns au-dessous des autres remplacent les mêmes lettres.



Apprenez rapidement chez vous le
SECRÉTARIAT
la STENO-DACTYLO, etc.
Dem. Broch. grat 10 chez JAMET-BUFFEREAU
96, Rue de Rivoli, PARIS

Un
GRAIN DE VALS

Régularise doucement
les fonctions digestives
et intestinales

Poudre SOULAGEMENT RAPIDE
DES MAUX D'ESTOMAC
DOPS
ACIDITÉ BRULURES
CRAMPES EN VENTE TOUTES PHARMACIES

DEUX DISQUES PAR SEMAINE

L'éloge de Maurice Chevalier n'est plus à faire. En écoutant ses nouveaux disques on retrouve toujours avec joie les inflexions de sa voix. Le souvenir de ses gestes et les expressions spécifiquement personnelles de cet incomparable artiste qui « travaille » ses chansons avec une rare conscience, fait un sort à chaque mot et sème autour de lui un réconfortant optimisme.

Chez Pathé-Marconi, toute une série de disques ont été enregistrés par Maurice Chevalier. Ce sont en principe tous les succès de son récent « tour de chant » sur la scène du Casino de Paris. La musique de ce tour inoubliable est de Henri Betti, les paroles sont de Chevalier lui-même. La valse « A Barcelone » et le fox « Loulou » (disque K. 8.578) sont à retenir, pour l'ironie savoureuse qui s'en dégage. On aimera également le disque K. 8.576, dans la cire duquel s'inscrit la déjà populaire « Polka des barbus », d'une irrésistible drôlerie, où le rythme allègre et la cordialité entraînante sont mêlés avec un rare bonheur.

Georges BATEAU.

POUR LA FRANCE DE TOUJOURS



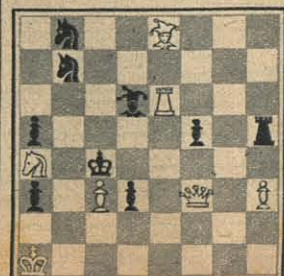
SOUSCRIVEZ AUX BONS DU TRÉSOR

UN COMPTE COMPLIQUE

Pourvez-vous dire, sans calculs écrits et en moins d'une minute le nombre que représente le quadruple du triple du double, du tiers, de la moitié du quart de 96 ?

LES ECHECS

Problème par L. Vetsenik
Les blancs jouent et font mat en trois coups.

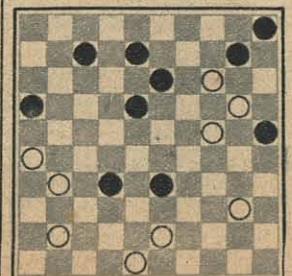


CHARADE

Dans les forêts mon premier vit debout.
On entend mon second, on avale mon tout.

LES DAMES

Problème par A. Meaudre
Noirs : 10 ; blancs : 9. Les blancs jouent et gagnent.



LES ŒUFS À LA COQUE

M. Dupont adore les œufs à la coque mais ne peut les manger qu'à peine cuis.

Pour obtenir de sa femme de ménage une cuisson à son goût, il acheta, durant un séjour qu'il fit dans un chalet situé au-dessus de Mégève, un sablier réglable.

Après quatre minutes d'immersion dans l'eau bouillante les œufs de M. Dupont furent cuits exactement à son goût.

M. Dupont régla alors la quantité de

sable de son appareil de façon que le sable mette exactement trois minutes pour passer de la partie supérieure à la partie inférieure.

Rentré à Paris, M. Dupont, qui s'est procuré quelques œufs frais, demande à sa femme de ménage de lui en faire cuire un à la coque en se servant du sablier.

L'œuf qu'elle lui sert est dur et tout juste bon à manger en salade. Furieux, M. Dupont se fâche et accuse sa cuisinière d'inattention. A-t-il tort ? A-t-il raison ?

SOLUTION DES JEUX PARUS

LA SEMAINE DERNIERE

LES ECHECS. — Problème par Garriow. Blancs : 1. F-IR ; noirs : ad libitum. 2. Blancs : D*, T*, F* ou C* ; noirs : mat.

LES DAMES. — Problème par J. Bergier :

Blancs

Noirs

1. 26 à 21 16 à 36

2. 28-23 19-37

3. 29-23 18-29

4. 38-33 29-38

5. 43-41 96-47

6. 30-24 47-29

7. 25-1 perdu

LE CASIER PROVERBIAL. — 1. Mar-

quis. 2. Réveuse. 3. Emettre. 4. Stopper. 5. Trousse. 6. Caverne. 7. Reprise. 8. Secours. 9. Avertir. 10. Clients. Proverbe : Qui veut trop prouver ne prouve rien.

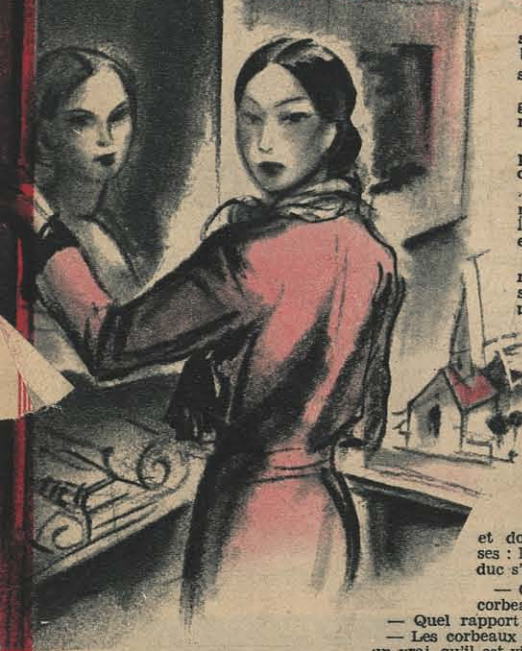
LE GRAPHIQUE. — La république d'Haiti fut créée par le Français Pétion.

PETITE HISTOIRE. — Hélène est née au pays grec ; elle y a tété ; elle y a été élevée ; elle y a vécu ; elle y a aimé ; elle y a été aimée et haïe ; elle y a été achetée ; elle y a végété ; elle y a hérité et elle y est décédée hier.

FABLE EXPRESS. — Lasse du veau lent. (L'as du volant.)

ENIGME. — L'homme.

L'INCONNUE DU TERRAIN VAGUE



RÉSUMÉ

Nicolas Niel, décorateur de cinéma, se repose à Neugate-sur-Touques (Calvados) dans une maison que son ami, l'explorateur Mauduit, a mise à sa disposition. Il se complait à fabriquer des maquettes et à établir celle d'un sanatorium qui s'élèverait sur un terrain vague que convoitait diverses personnes, quand le professeur Favreau est trouvé la tête fracassée.

Le groupe, augmenté d'un bon nombre de curieux, se dirigea vers le bâtiment ruiné. A leur vue, la jeune femme se dressa et, lentement, s'éloigna. On montra au policier l'endroit où l'on avait trouvé le professeur assassiné. On lui montra le bloc qui l'avait tué. Il leva le nez vers le sommet du pigeonier, pointa un doigt vers une échancre toute claire, dans la corniche.

C'est de là que c'est tombé ! La pensée du danger les fit alors se reculer.

Il faudrait une grande échelle, dit le commissaire Careix.

Il était originaire de la Dordogne. Il avait conservé l'accent chantant de son pays.

Sans se concerter, Clotaire et Mallissart s'élançèrent, chacun de son côté.

En attendant leur retour, tous regardèrent silencieusement s'éloigner l'inconnue. Le commissaire, âgé d'une trentaine d'années, se rongea les ongles, ou, du moins, ce qu'il en restait, car il avait cette détestable manie. Le maire le regardait avec un air de grande supériorité.

Mallissart et Clotaire revinrent en même temps, de sorte que l'on se trouva en possession de deux échelles. Le commissaire les fit appliquer à la muraille l'une à côté de l'autre et invita le maire à monter lui aussi. D'en bas, on le vit désigner quelque chose à M. de Grandpré. Ils discutèrent à voix basse. Enfin, ils redescendirent.

— Accident, c'est vite dit ! déclarait le commissaire. Près de l'endroit où s'est détaché le moellon, il y a des traces toutes fraîches.

Trappu, cheveux plantés bas sur le front, et qu'il portait taillés en brosse car ils étaient rebelles au peigne et même à la brillante, toujours un peu penché en avant, comme arqué sur ses jambes musclées, la tête relevée, les mâchoires saillantes, le regard obstinément fixé au loin, bras tombants, mains ouvertes sur le devant des cuisses, il paraissait perpétuellement guetter un objet invisible pour les autres, et qu'il se fût agi de saisir au vol. Le genre joueur de football, une allure de gardien de but prodigieusement professionnel !

Il est de mon devoir de faire une enquête ! lâcha-t-il d'un petit ton coupant.

Ces mots produisirent un effet indescriptible. Un crime ? Un crime à Neugate ?... Quelle sottise ! Le maire arborait un sourire protecteur.

— Voyons, mon cher commissaire, ne vous montez pas l'imagination ! Qui diable voulez-vous qui se soit amusé à grimper là-haut ?

— Moi ! dit Clotaire, sortant du groupe. Ce matin.

— Qu'y allez-vous faire ? demanda avidement Careix.

— J'avais à monter dans le cèdre.

Il montra, au sommet de l'arbre, un gros oiseau immobile.

— Ha, ha ! Un grand duc ! fit le maire.

— Il ne bouge pas ! s'étonna le commissaire.

— Pour la bonne raison, ricana le maire, qu'il est empalé !

Le commissaire n'était pas chasseur : il ne s'expliquait pas l'utilité de cet oiseau de proie là-haut.

— Les ailes sont articulées, dit Clotaire.

Il saisit deux cordellettes qui pendaient le long du tronc et donna des secousses : les ailes du grand duc s'abattirent.

— C'est rapport aux corbeaux.

— Quel rapport ? fit Careix.

— Les corbeaux croient que c'est un vrai, qu'il est vivant. Ça les met en rogne ! Ils foncent dessus. Et moi... (il fit le geste d'épauler un fusil). Pan, pan ! Descendez on vous demande.

— Vous êtes monté par une échelle ?

— Non. Par l'escalier.

Ils n'avaient même pas songé à l'escalier !

A l'intérieur de la tour, une vingtaine de marches branlantes et dont une sur trois manquait menaient à une trappe donnant accès au sommet : une plate-forme crevasse qui s'effondrait un peu plus chaque hiver sous l'action des pluies.

Le commissaire regardait alternativement le grand duc, le pigeonier, la corniche, le bloc qui s'en était détaché, et Clotaire. Puis il examina le sol :

— Allez donc retrouver des traces, à présent ! Ça a été terriblement piteux !

— Ne cherchez pas midi à quatorze heures, trancha le maire agacé. Des tas de gens montent sur ce pigeonier : des gamins des amoureux... (Il oubliait que l'instinct d'avant il considérait comme invraisemblable que quelqu'un y montât !)

Il eut un haussement d'épaules.

— Et d'abord, pourquoi aurait-on assassiné le professeur Favreau ? Un vieillard inoffensif ! Un saint ! Ne jouons pas les Sherlock Holmes !

Le commissaire vexé serra davantage les mâchoires, puis écarta ses bras de gardien de but.

— Bon, bon, monsieur le maire ! Vous avez raison.

Un accident. Rien de plus clair. Nil besoin d'enquête.

Il ne restait plus qu'à inhumer le défunt.

— La question des responsabilités se pose, dit le maire.

En un sens, M. Jacques Mauduit, propriétaire du terrain, est civilement responsable, énonça M. Perchamp. Mais le terrain étant propriété privée, toute personne qui s'y introduit autrement qu'à la demande ou avec l'autorisation du propriétaire le fait à ses risques et périls, et commet une violation de domicile par-dessus le marché ! Cela pourrait se plaider, fit-il révérencieusement.

— Je vous vois venir, s'exclama le maire. Je ne vous suivrai pas sur ce terrain. Je sais que le professeur, n'ayant pas d'héritiers, a légué par testament ses biens et sa bibliothèque à notre ville. Dans ces conditions...

Aucun d'eux n'était véritablement à ce qu'il disait. Ni le maire, ni l'avoué, ni le commissaire. Ni ceux qui les écoutaient !

Le sanatorium... Les énormes intérêts engagés... La vie de la ville en passe d'être modifiée radicalement... Et cette mort lamentable... Oubli, tout cela !

Ils regardaient l'inconnue.

— Je serais curieux de savoir qui est cette jeune femme ! dit Careix, se rongant les ongles jusqu'au vif de la chair.

— Elle se nomme Dam-Van, dit M. Perchamp (1).

Il se tournèrent vers lui, d'un bloc.

— Elle est née en Annam, à Binh-Thuan un port de la mer de Chine. En annamite, Dam-Van signifie : « Floccon de Nuage ».

— Eh bien ! Vous en savez des choses, vous !

— J'ajoute qu'elle vient d'acquiescer à un immeuble sur le plateau.

— Elle a acheté une maison ? Mais alors...

— Elle a l'intention de s'installer dans notre ville.

D'abord, la stupeur... Puis une espèce de gêne... Car enfin, si cette jeune femme devait séjourner à Neugate...

— Elle... Elle vit seule ? hasarda le sanguin Dr Gravois.

L'avoué les considérait avec un mince sourire. Il ressemblait en ce moment à un diable, — un Méphistophélès provincial qui ne traiterait que des affaires spécialement astucieuses, amoureusement mijotées au coin du feu. Il frota l'une contre l'autre ses mains toujours si chaudes.

— Elle vit seule, oui.

Le maire, ce champion de la moralité, eut un rire inconvenant. Nicolas lui adressa un coup d'œil haïeux.

Encore une fois, ils regardèrent dans la direction de celle qui demeurait l'inconnue, bien que l'on sût maintenant son nom et le lieu de sa naissance.

Mais elle avait disparu.

Nicolas se détacha — s'arracha — du groupe sans un mot, et marcha hâtivement vers son atelier. Il songeait, avec une joie presque sauvage, comme à un trésor fabuleux, à ce buste qu'il tenait caché dans un placard ! Pour la première fois de sa vie, il lui vint de l'orgueil d'être un artiste. Il fut reconnaissant à ses doigts d'avoir su reproduire ce que ses yeux avaient vu : ce visage...

Les autres quittaient le terrain vague.

— Ce décès du professeur Favreau, disait le felleux Dr Denécamp en faisant tourner son binocle au bout de son index, est une grande perte pour notre ville.

ROMAN INÉDIT DE PIERRE VÉRY

— Très grande ! appuya Gravois. Toutefois, poursuivit-il, il était bien âgé pour assurer la direction d'un établissement de l'importance de...

— Il était très, très fatigué ! approuva Denécamp. (Il fronça les sourcils et planta son binocle sur son nez.) Au fait, maître Perchamp, dans tout cela, que devient le projet de sanatorium ?

— Bien compromis, j'en ai peur !

— Diable !... fit Denécamp.

Il glissa son bras sous celui de l'avoué et l'entraîna à l'écart.

Mallissart manœuvrait pour se rapprocher de M. de Grandpré.

— Monsieur le maire... Votre interdiction de passer mon film... Ça va me porter un gros tort... Soyez chic...

— Mais oui, fit distraitement M. de Grandpré. Mais oui, mon ami...

— Je peux le passer ? Vous m'autorisez ?

— Passer quoi ? grogna l'autre, sortant enfin d'une rêverie lourde. Votre film ? Cette ordure !. Jamais de la vie !

Le Dr Denécamp, qui venait de parler bas à l'avoué et semblait satisfait (ce qui inquiétait Gravois), s'éloigna, après un cérémonieux coup de chapeau à la ronde.

Gravois vint aussitôt assiéger Perchamp.

— Cher ami... J'aimerais vous entretenir, au sujet du sanatorium. Il faut absolument repêcher ce projet... Du point de vue humanitaire... Faites-moi le plaisir de dîner avec moi ce soir ?

— Je suis navré, dit l'avoué, je viens à l'instant d'accepter de dîner avec le docteur Denécamp.

Une heure plus tard la grande nouvelle avait fait le tour de la ville.

« La grande nouvelle », ce n'était pas la mort du professeur, c'était, bien entendu, le retour de l'inconnue et l'annonce de son installation à Neugate.

— Elle s'appelle Dam-Van. Ça veut dire « Floccon de Nuage » !

— Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre !

— Elle va vivre seule !

— Seule ? Eh bien, mais...

— Mais quoi ?

— Rien ! Je voulais dire... Si elle vit seule, d'où tire-t-elle son argent ?

— Ça, on ne savait pas !

Les femmes de Neugate n'étaient pas contentes, pour cette raison, et aussi pour beaucoup d'autres raisons, les unes fort claires, les autres obscures.

Quant aux hommes, ouvrant les atlas de leurs enfants, ils regardaient où ça se trouvait exactement, cet Annam ; ils pensaient à l'ex-

plorateur Mauduit qui était là-bas, dans un pays tout plein de soleil et de filles pareilles à Dam-Van...

Au dernier train de l'après-midi, on vit descendre un couple lunaire : un vieux petit homme et une vieille petite femme au teint safrané, au nez camus, à la voix chantante, aux longs yeux noirs en amande filtrant un regard sucré. Deux magots !

C'est les sauvages de la Chine !

C'étaient en effet M. Xuan et son épouse Dao : le cuisinier et la servante de Dam-Van.

On les vit remonter la grande rue en gazouillant. Ils saluaient cérémonieusement, souriaient à tout le monde, comme s'ils fussent tombés en pays de connaissance.

— Drôles de créatures !..

Il avait plu toute la nuit. L'air était saturé d'humidité. La cheminée tirait mal. Le bois était humide et ne produisait qu'une fumée suffocante. Clotaire toussait et éternuait. Il s'était enroulé en pataugeant depuis l'aube dans le terrain vague boteux et gorgouillant : un vrai cloaque. Maintenant, il essayait vainement d'allumer le feu.

La porte de l'atelier s'ouvrit.

— Essayez si vous voulez, dit Clotaire sans lever la tête ; moi, je démissionne !

— Je m'excuse, dit une voix trop mélodieuse pour être celle de Nicolas. J'ai frappé mais vous n'entendiez pas.

— Oh ! fit le braconnier, pardon !.. Ce fut tout ce qu'il trouva à dire : « Pardon !.. »

Dam-Van se tenait sur le seuil et le regardait gentiment.

Elle n'était pas à plus de deux mètres de lui ! Il se dit que, de près, elle était encore plus belle que de loin ! Jamais il n'avait rien vu d'aussi merveilleux. Dam-Van le faisait songer à des papillons, des rouges-gorges, des écureuils, à ce qu'il préférait au monde : les bêtes furtives et délicates de la forêt, devant lesquelles on retient sa respiration !

— Je voudrais parler à M. Nicolas Niel.

— Il a été acheter son tabac et ses journaux, madame. Il va revenir.

— Puis-je l'attendre ?

Clotaire avait une barbe de trois jours, de ongles noirs, des chaussures trouées, un pantalon à bout de souffle, qui laissait voir le genou gauche. A l'idée de demeurer en tête-à-tête avec elle, il s'affola :

— Je... Je vais le prévenir... Des fois, vous savez, il bavardait avec les gens.

Et il s'élança au dehors.

Elle jeta un coup d'œil aux maquettes, sourit aux objets de son pays, qui semblaient lui faire accueil.

La porte du placard où Nicolas rangeait le buste qu'il avait fait d'elle était entrebâillée. Elle reconnut ses propres traits. Surprise, elle s'approcha. Elle était charmée. Par coquetterie, elle prit l'expression qu'avait « l'autre ». Elle se tenait très près du buste qui était dans l'ombre du placard. Ainsi il semblait que ce fussent deux sœurs jumelles, se rencontrant en cachette, et dont l'une s'apprêtait à chuchoter à l'oreille de l'autre quelque mystérieux avertissement, un secret épouvantable peut-être (ces deux visages, ce placard : cela suggérait à l'esprit un drame dans le style de Barbe-Bleue) !

Avec un sourire, Dam-Van se recula. Puis de la tristesse, un malaise, presque une souffrance l'envahirent, elle fit un pas vers la porte de l'atelier, comme pour fuir. Mais elle se ravisa. Afin d'éviter que Nicolas Niel ne soupçonnât qu'elle avait vu le buste, elle ferma la porte du placard.

Peu après le décorateur entra.

— Je suis venue vous parler, dit-elle, de la part de M. Jacques Mauduit.

— Donc, il ne se trompait pas ! Depuis un mois, c'était devenu pour lui une obsession de se demander s'il existait, ou non, un rapport entre les voyages d'exploration de Jacques en Asie et la venue à Neugate de cette jeune femme indochinoise.

— Jacques et moi, nous sommes fiancés, dit-elle.

Ils s'assirent près du foyer, où les bûches avaient renoncé même à fumer. Il plaisait. Par la baie vitrée, le jour coulait, nimbant de clarté grise la chevelure de Nicolas. Ce visage de grand gosse rieur, cette allure dégingandée... Dam-Van l'avait imaginé très différent, sérieux, presque grave. A l'image de Jacques... Elle était curieuse de voir la vraie couleur de ses yeux.

Ils étaient bleus, tachetés de points gris.

Tout le temps que dura l'entretien, elle ne put s'empêcher de penser à cette porte de placard derrière laquelle souriait douloureusement une autre Dam-Van.

Elle conta comment elle avait connu Mauduit, à Hué, par hasard. Puis le hasard, encore, les avait amenés à faire ensemble un voyage à Tourane. C'était là que tout s'était décidé.

Elle parlait un excellent français, presque sans accent, d'une voix un peu chantante, toutefois.

Que Mauduit eût tout de suite aimé, Nicolas pouvait d'autant mieux le comprendre que lui-même.

Mais elle ?... Mauduit avait atteint la cinquantaine. Et Dam-Van n'avait pas vingt-cinq ans !

— C'est un être si noble, un cœur si généreux ! dit-elle, comme répondant à sa pensée.

Avant décidé que leur mariage se ferait en France, Jacques, sur le point de partir pour son expédition de Birmanie, avait envoyé Dam-Van à le devancer en Europe. Il l'y rejoindrait à l'issue de ce voyage d'exploration qui serait sans doute le dernier. Après tant d'années errantes, il aspirait au repos ; après tant d'épuisants cheminement à travers la jungle étouffante, il souhaitait le ciel pluvieux, les bois transparents et les grasses prairies de Normandie.

(A suivre.)

Allo ! nos lecteurs

Nous rappelons qu'il est répondu à cette place, qu'il directement, à notre choix, à toutes les questions diverses que vous voulez bien nous poser. Vos demandes, accompagnées d'un timbre de 1 fr. 50 pour la réponse, doivent être adressées à nos Services Parisiens, à Paris, 23, rue Chauchat.

S. J. BREST. — Qu'entendez-vous par « ne pas se fatiguer les yeux à la lumière artificielle » ? Si votre vue est normale et surtout si l'intensité lumineuse de votre éclairage n'exécute pas une moyenne normale, vos yeux ne doivent pas se fatiguer. Dans le cas contraire, nous vous conseillons de consulter un oculiste qui, après examen de votre vue, vous conseillera utilement.

JEAN-PIERRE, A NANTERRE. — La mariée est conduite à la mairie et à l'autel par son père ou, à défaut, par son plus proche parent. Le marié donne alors le bras à sa mère ou à sa plus proche parente. A la sortie du cortège, les nouveaux époux marchent ensemble. Les garçons et les demoiselles d'honneur les suivent immédiatement après. Après eux les parents des jeunes époux, puis les parents, puis les amis.

VINCENT, A BORDEAUX. — Voici la recette que vous désirez : mélanger ensemble : 1 litre de vin rouge, 4 litres d'eau, 5 grammes d'acide tartrique, 2 grammes de tanin, 1 gramme d'acide citrique et 100 grammes d'esprit blanc à 45°. Laisser macérer 48 heures, mettre en bouteilles et consommer deux jours après. (Ce picolo qui titre environ 6° et qui remplace parfaitement le vin, peut être bonifié par l'apport de quelques gouttes d'extraits de framboise.)

JEAN R., A SAINT-MAUR. — Puisque vous habitez la proche banlieue nous vous conseillons d'écrire à l'Association des Campeurs Français, 43, rue de Dunkerque, à Paris, qui, par retour du courrier, vous donnera tous les renseignements que vous désirez.

Mme BEITHE A., A DRAGUIGNAN. — L'insuffisance de développement que vous nous signalez provient certainement d'un mauvais équilibre glandulaire ou d'un état général déficient. Dans l'un et l'autre cas, c'est seulement votre médecin habituel qui pourra vous indiquer le remède exactement approprié. Tous les médicaments que vous pourriez absorber de votre propre initiative (et surtout les extraits glandulaires) risqueraient de nuire gravement à votre santé.

Consultez donc votre médecin le plus tôt possible et exposez-lui franchement votre souci.

ACTU

PARIS : 23, rue Chauchat
Tél. : Taïbout 50-43 à 47.
MARSEILLE : 29, rue de la République
Tél. : Colbert 19-45.
LYON : 37, rue Centrale
Tél. : Franklin 10-30.

ABONNEZ-VOUS
26 numéros 70 fr.
52 numéros 130 fr.
POUR LA ZONE NON OCCUPEE
A Marseille
29, rue de la République, 29.
C. Ch. Post. N° 887-68 Marseille.
A Lyon, aux Messageries
Hachette, 12, rue Bellecour.
C. Ch. Post. N° 218 - Lyon.
POUR LA ZONE OCCUPEE
A Paris, à nos services parisiens
23, rue Chauchat
Tél. : Taïbout 50-43 à 47.
C. Ch. Post. N° 3917-95 Paris.